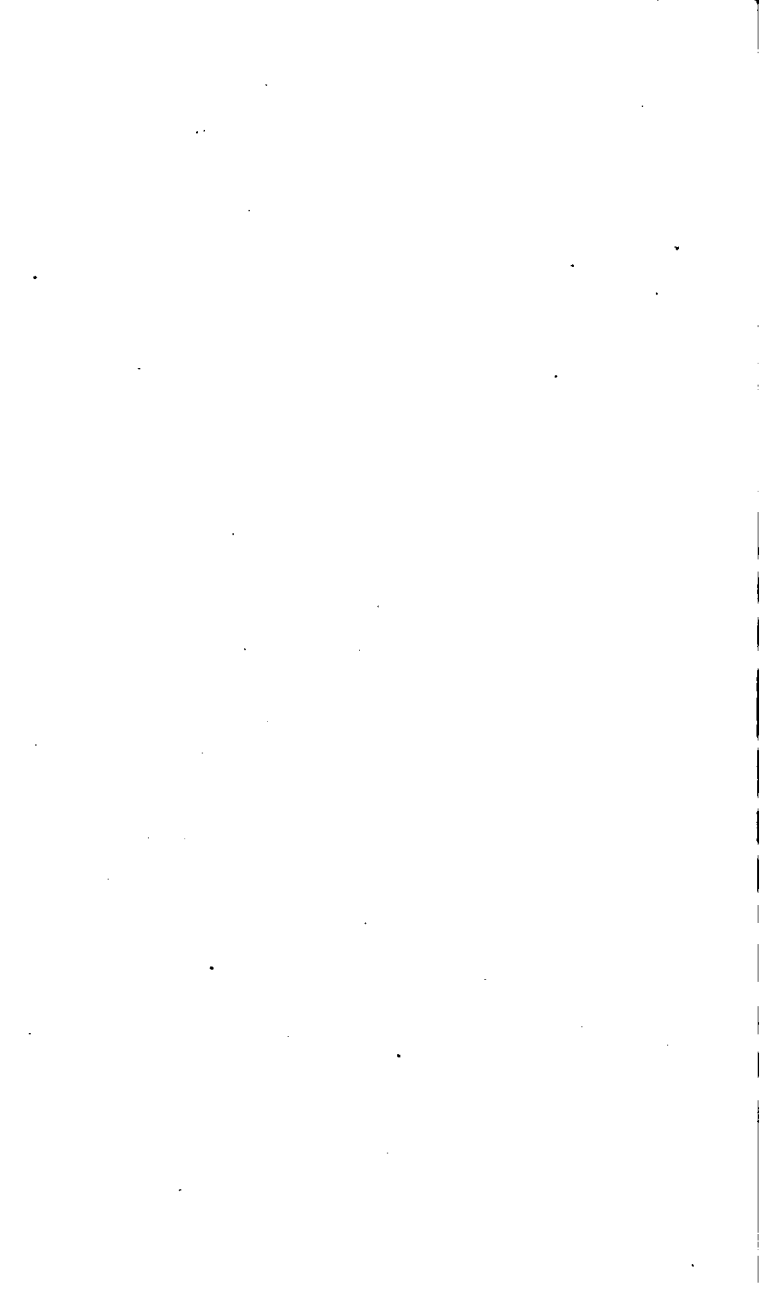




1311

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION	ix
I. — La petite Brebis (<i>Miorita</i>).	3
II. — Hercule (<i>Erculean</i>).	9
III. — Le Dragon (<i>Balaurul</i>)	15
IV. — La Malédiction (<i>Blastemul</i>)	19
V. — Le Voile et l'Anneau (<i>Naframa si Inelud</i>) . .	23
VI. — Boujor.	29
VII. — Le Coucou et la Tourterelle (<i>Kucul si Turturica</i>)	35
VIII. — L'Ombre (<i>Netuca</i>)	41
IX. — Le Roumain Groué Grozovan	45
X. — Le Soleil et la Lune (<i>Soavele si Luna</i>	53
XI. — Novak et la Fille du Kadi (<i>Novar si fata Kadiului</i>)	62
XII. — Dolka	67
XIII. — Le Paon des Forêts (<i>Paunasul Codrilor</i>) . . .	74



INTRODUCTION

I

« Poète, érudit, voyageur, s'écrie un historien dont la Roumanie pleure la mort récente ¹, quel étranger, en descendant le Bas-Danube, ne s'est senti émerveillé à l'aspect des riches contrées qui s'étendent des bords du fleuve aux pieds des Carpathes ! Rivières et sources abondantes, montagnes grandioses recélant des trésors, plaines fertiles, majestueuses forêts, c'est bien cette terre que

¹ M. Nicolas Balcesco, dont nous retrouverons le nom tout à l'heure.

Les souffrances de la Roumanie sont presque aussi anciennes que son origine. Il semble, en parcourant son histoire, qu'on lise un long martyrologe. Placée sur la grande route des migrations du Nord, elle fut foulée successivement par les pieds de tous les Barbares, et lorsque le moyen âge eut clos la période des invasions, elle servit de théâtre aux luttes incessantes des peuples nouveaux groupés autour de ses frontières, Hongrois, Polonais, Turcs, Tatares et Moscovites.

« *Apa trece, petrile remanù*, l'eau court, les pierres demeurent, » dit un proverbe moldo-valaque. Le flot de l'invasion s'est écoulé, et le Roumain est resté debout, pareil au rocher que la vague recouvre sans l'ébranler. Seulement il a perdu peu à peu le souvenir de son origine ; il ne sait plus aujourd'hui quels étaient ces Romains dont il porte le nom. Le sens historique du mot s'est effacé de son esprit ; il n'a conservé que le sens littéral. Roumain, pour lui, est toujours synonyme de fort, de vaillant. Si vous parlez devant lui d'un héros, d'un guerrier : « Quel Roumain ! s'écrie-t-il, quel fils de Roumain ! » C'est pour cela qu'il appelle Napoléon, de même que Trajan, un Roumain.

transformèrent théologie en *bogostovia* (discours sur Dieu) et géographie en *Zemleopissantia* (description de la terre), Théodore en *Bogdan* (présent de Dieu), etc.

vilissement de la servitude sous les Phanariotes, race ignoble et bâtarde des Grecs, habitants du Phanar ¹. Non, l'Europe ne saurait se faire une idée d'une situation pareille à la nôtre sous le régime de ces nouveaux maîtres, esclaves eux-mêmes de la Turquie, vils, corrompus, rampants et voués à tous les mauvais instincts de la nature déchue. »

Aux maux de la servitude se joignent les calamités des guerres. Le dix-huitième siècle tout entier est rempli par la lutte entre la Turquie et la Russie, et les Principautés deviennent le champ-clos de cette lutte. De 1711 à 1812, dans l'espace d'un siècle, elles subissent treize invasions, cinq du côté de la Russie, cinq du côté de la Turquie, trois du côté de l'Autriche. En 1755, cette dernière puissance s'était fait céder la Bukovine. En 1812, la trahison d'un Grec, Morousi, livra aux Russes une autre portion du territoire moldave, la Bessarabie ². C'était cette même Bessarabie qui avait entendu jadis les plaintes d'Ovide, et maintenant que le Pruth coulait entre lui et son ancienne patrie, le Roumain, étranger chez les barbares dont il ne comprenait pas la langue, put s'écrier comme le poète exilé :

¹ Le Phanar est un quartier de Stamboul, habité par les principales familles grecques, postérieurement à la conquête. (Voyez *Lettres sur la Turquie*, tom. II, pag. 59.)

² Traité de Bucarest, 1812.

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

De ce jour, aussi, une sorte d'anathème s'attacha au fleuve fatal, et l'antipathie pour les Phanariotes s'accrut de la crainte qu'inspirait le voisinage de la Russie.

*Il fait laid du côté du Pruth*¹, dit un refrain populaire qui date de cette époque, et dans le même temps, le ressentiment national excité contre les Phanariotes substituait, dans la ballade de *Codréan*, au personnage traditionnel du Turc siégeant dans le divan princier, un Grec dont la vue arrache au héros cette imprécation :

Altesse princière,
N'écoute pas les Grecs ;
Car ils mangeront ta tête.
Le Grec est un serpent venimeux ;
Le Grec est un poison contagieux
Qui pénètre jusqu'aux os ².

L'échauffourée d'Hypsilantis en 1821, le refus du chef de Pandours, Théodore Vladimiresco, de

¹ E slut
La Prut,

² Domnule, maria ta
Tu pe Greci nu! asculta
Că ci capul ți-or manca
Grecu'i fiară veninoasă
Grecu! boală lipicioasă
Ce patrunde pan la oase.

(Voir la ballade de *Codréan*, pag. 79.)

faire cause commune avec les Hétairistes, son alliance avec les Turcs, inaugurèrent pour les Principautés une ère et une politique nouvelles. L'ennemi n'était plus au-delà du Danube, il était au-delà du Pruth. C'est alors que la Turquie, victorieuse de l'insurrection, soit reconnaissance envers les Roumains, soit meilleure entente de ses intérêts, enleva aux Phanariotes le gouvernement des Principautés, et rappela les princes indigènes.

III.

Il faut bien reconnaître aux Grecs une aptitude et un goût naturels pour les études libérales. Vers le milieu du dix-septième siècle, un mouvement littéraire assez prononcé se manifesta dans les Principautés. Mais ce mouvement, secondé habilement par les princes Phanariotes et par quelques éminents professeurs venus la plupart du dehors, tels que Néophyte, surnommé *Capso-calybite*, Rhigas, Lambros Photiadis, Néophyte Doukas, Chrestaris de Janina, Benjamin de Mitylène, fondateur de l'école de Cydonie, était dirigé dans le sens exclusif de la nationalité hellénique, dont il préparait sourdement le réveil. La langue et la littérature grecques étaient seules enseignées dans les écoles et dans les maisons des boyards, et tandis que les nobles et les lettrés affectaient de

ressusciter le pur langage de Platon et de Démosthène, l'idiome national, considéré comme un patois, l'ancienne langue des soldats de Trajan n'était plus parlée que par le peuple des campagnes.

Ces mêmes boyards, tout fiers de leurs titres empruntés aux anciennes charges de la cour de Byzance (car il ne restait plus trace de la vieille gentilhommerie roumaine, si ce n'est peut-être dans le voisinage des Carpathes, où elle vivait confondue avec les paysans), avaient répudié l'ancien costume national; ils s'habillaient et vivaient *à la turque*, comme les Phanariotes.

Cependant les Phanariotes, malgré leurs efforts, n'avaient pu dénationaliser la Roumanie. Au commencement du siècle, une pléiade de jeunes écrivains entreprit de ressusciter la langue et la littérature roumaines, cette littérature qui avait brillé d'un vif éclat sous les règnes de Basile-le-Loup et de Constantin Doucas. Beldiman, Teutu, et surtout Jean Vacaresco, auteur de la gracieuse idylle *le Printemps de l'Amour* (*Primavera Amoritui*), le chef-d'œuvre de la poésie roumaine, à cette époque, brillaient à la tête de cette pléiade. Cependant, Vacaresco lui-même indique le but plutôt qu'il ne l'atteint. Il n'est novateur que par la langue. Disciple des Grecs, à l'époque où les Grecs eux-mêmes copiaient notre littérature, il subit à son insu cette double influence, et mêle involontairement, dans son style, au jargon mythologique

qui régnait en France à cette époque, une foule d'expressions et de tournures empruntées à la langue dominante. Il pindarise en roumain, à la façon de son compatriote Ronsard ¹.

Quoi qu'il en soit, une grande vogue accueillit les débuts de la pléiade, et la génération qui précéda immédiatement la nôtre se passionna pour ces poèmes, écrits sur des feuilles volantes, que le souffle des ans a dispersées, et dont on retrouve à peine quelques fragments de loin en loin, dans la bouche des bohémiens *lautari*. C'était le sentiment national qui se réveillait dans les cœurs en

¹ Pierre Ronsard était originaire de la Roumanie, ainsi qu'il l'indique lui-même dans ces vers :

« Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa trace
« D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
« Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
« Est un seigneur nommé le marquis de Ronsard,
« Riche d'or et de gens, de villes et de terres.
« Un de ses fils puinés avait amour la guerre ;
« Un camp d'autres puinés assembla, hasardeux,
« Et quittant son pays, fait capitaine d'eux,
« Traverse la Hongrie et la Basse-Allemagne,
« Traverse la Bourgogne et la grasse Champagne,
« Et hardi vint servir Philippe de Valois
« Qui pour lors avait guerre avecque les Anglois. »

Cet aïeul de notre poète qui vint du Bas-Danube offrir ses services à Philippe de Valois, s'appelait Marucini comme son père, lequel joignait à son nom la qualité de *bano* (ban). — Lorsqu'il se fut fixé en France, il traduisit littéralement le nom et le titre paternels, et changea bano en marquis, et Marucini (*ronces* ou *roncière*) en Ronsard.

essayant de réagir contre le long asservissement où les Phanariotes l'avaient tenu ; peuple et lettrés se rencontraient dans une commune aversion contre les oppresseurs du pays, et tandis que quelque barde inconnu introduisait cette terrible variante dans la ballade de *Codréan*, un des poètes de la pléiade, Mamuleni ¹, leur jetait à la face cet éloquent anathème :

Que le monde pour eux soit un désert, un vide !
Que partout sous leurs pas des pièges soient tendus !
Et toujours dispersés, sans compagnon, sans guide,
Que tous mes maux leur soient rendus !
Qu'ils ne puissent jamais ni se voir, ni s'entendre !
Que pour vivre ils tendent la main,
Ou qu'ils soient réduits à se vendre
Pour une goutte d'eau, pour un morceau de pain !

La réforme de l'enseignement suivit celle de la poésie. En 1816, au moment même de la formation de l'Hétairie, un Roumain transylvain (la Transylvanie, malgré son incorporation à l'Autriche, avait conservé presque intact le dépôt de la langue et de la tradition), Georges Lazar, arriva à Bucarest, et ouvrit, dans les ruines du couvent de Saint-Sava, un cours public de mathématiques et de philosophie dans la langue nationale. Dans l'espace de six années, il parvint à former une vingtaine de disciples, qui se répandirent après sa mort ² en Va-

¹ Mamuleni, *Les plaintes de la Roumanie* (traduit par M. Vailant).

² Georges Lazar mourut en 1822.

lachie et en Moldavie où ils propagèrent et développèrent son système. Le plus illustre de ces disciples fut Héliade.

Héliade (Jean Radulesco) fut le Coray de la Roumanie.

Au quatorzième siècle, lorsque les papes tentèrent d'amener les Roumains à souscrire à l'édit d'union, ceux-ci répudièrent, en haine de l'orthodoxie latine, les caractères romains dont ils s'étaient servis jusqu'alors, et adoptèrent les lettres cyrilliennes, quoique incompatibles avec le génie de leur langue. Le slavon devint à la même époque la langue du gouvernement et celle de l'Église, et cette innovation, bien qu'elle ait peu duré, servit par la suite de point de départ à cette étrange allégation, mise en avant à plusieurs reprises par le cabinet de Saint-Pétersbourg, « que les Moldo-Valaques sont des Slaves. »

Au moment de l'expulsion des Phanariotes, la langue roumaine comptait environ un tiers de mots étrangers empruntés, par portions inégales, à l'ancien dace, au slavon, au turc, au grec et aux idiomes voisins. Héliade entreprit une révision sévère de ces mots, avec l'idée bien arrêtée de ramener la langue à l'étymologie et à la syntaxe latines. La nouveauté et la hardiesse de cette tentative, qui manqua le but en l'outrepassant, suscitèrent une ardente polémique, à laquelle s'associèrent tous les partisans avoués ou secrets de la

Russie. Cette lutte accrut la renommée d'Héliade, et prépara de loin le rôle politique qu'il joua plus tard en 1848.

Héliade fut un des plus ardents promoteurs de la société philharmonique, fondée en 1835 par le colonel Campineano, en vue de créer un théâtre national. Chef de l'ancienne opposition libérale, Campineano a eu le malheur de survivre à sa popularité. Il est le Lafayette de la Roumanie.

C'est encore à Héliade que l'on doit l'introduction de la presse périodique dans les Principautés. Le *Courrier roumain* (*Curier Rumanesti*), créé par lui pendant l'occupation russe de 1828, fut suivi quelques années après d'une seconde feuille, le *Courrier des deux sexes*, dans laquelle les caractères latins étaient, pour la première fois, substitués aux lettres cyrilliennes.

A la même époque, en Moldavie, Asaki suivait, bien qu'avec un talent et un succès moindres, la même ligne qu'Héliade en Valachie, et entreprenait la publication de plusieurs revues, scientifiques ou littéraires, les unes en français, les autres en roumain, tels que le *Glaneur moldo-valaque*, l'*Osiris*, etc.

Vers le milieu de 1841, quelque temps après l'avènement du hospodar Bibesco, que tous les patriotes saluèrent comme le commencement d'une ère nouvelle, le mouvement littéraire, inséparable désormais du mouvement politique, reçut

qu'il voit monter à l'horizon l'ombre d'un vautour
(*la Russie*) dont la serre cruelle le menace :

LE PETIT OISEAU

« Petit oiseau blanc, pourquoi restes-tu solitaire auprès de ton nid ? Le ciel n'est-il pas pur ? L'eau de la source ne coule-t-elle pas limpide ?

« Pourquoi pleurer amèrement ? Vois comme tes frères sont gais, comme ils voltigent et chantent joyeusement à l'ombre des bois !

« Quelle douleur, dis-moi, quel regret tourmente ton pauvre cœur, pour que tu restes ainsi solitaire et que tu ne puisses plus chanter, cher petit oiseau ?

« — L'eau est limpide, ô mon frère, la feuille frémit doucement dans le bois fleuri ; mais, hélas ! mon nid s'écroule, car depuis longtemps il est rongé par un serpent affreux.

« Frère, un immense vautour monte à l'horizon ; il fixe ses yeux, il allonge sa serre vers mon petit nid. »

« Les poésies de M. Alexandri, dit un critique dont nous aimons à reproduire ici le témoignage, gardent profondément marquée l'empreinte du caractère local ; elles exhalent ce parfum des montagnes et des vallées natales, qui ne se peut ni contrefaire ni emprunter. Le poète a puisé aux sources saintes et intarissables, la nature et la patrie : il aime ardemment son pays, il en sait toutes les traditions, il a la fierté des ancêtres, et semble avoir vécu avec eux de la vie libre et sauvage. Il a fréquenté aussi les fées des vieux châteaux, les sorcières des ruines, les sylphes des forêts ; il parle

de l'espoir, de la douleur et de l'amour, et qui, dit-on, fait mourir celui qui en est atteint. Souvent le voyageur, à l'entrée des Carpathes, entend de loin une flûte, qui joue lentement un de ces airs de complainte dont une seule voix de femme rend la mélodie; dominé par un charme inconnu, il s'arrête, et prête machinalement l'oreille pour mieux écouter ces soupirs de la montagne.

Le Roumain est naturellement poète, — poète par le sentiment et par l'expression. Soit que le doru l'agite, soit que l'enthousiasme s'éveille en lui au souvenir de la gloire de ses aïeux, il chante, et l'inspiration déborde de ses lèvres, comme d'une source intarissable. La langue même dans laquelle il s'exprime est marquée au coin de cette poésie naturelle. Elle abonde en comparaisons pittoresques, en images gracieuses et terribles. C'est ainsi qu'il appelle l'argent *l'œil du diable*, la mort *la fiancée du monde*¹; il donne à la terre, comme les anciens Romains, le nom de *mère*, *mater*; il compare la bonté à la maternité, *bon comme le sein d'une mère* (*bun ca sinul mameii*); un homme en colère, au Danube, *il devient Danube* (*se face Dunere*); il dit d'un homme supérieur qu'*il porte une étoile au front* (*cu stea in frunte*); d'une belle femme qu'*elle est un fragment de soleil* (*rupta din sore*).

¹ La mort règne en souveraine sur l'univers, et tout homme en entrant dans la vie lui est fiancé.

des gladiateurs ¹, cet usage des sobriquets qui s'ajoutent et se substituent même aux noms de famille ², l'obole qu'ils placent dans la main du mort, au moment où ils le déposent dans la bière ³, les pleureuses qui l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure en mêlant à leurs sanglots l'éloge de ses vertus ou de ses belles actions, l'habitude qui s'est conservée dans les campagnes lorsqu'on puise de l'eau à une fontaine de répandre à terre une petite portion du liquide, en soufflant à la surface, comme une libation en l'honneur de la nymphe de la source ⁴? Sans doute le sens de ces traditions mythologiques s'est entièrement perdu parmi le peuple; ce qu'il fait, il ignore pourquoi il le fait et depuis quand il le fait; il sait seulement que ces usages étaient ceux de ses pères.

Quand vous parcourez ces ballades, vous vous trouvez en pleine mythologie. Le soleil vous apparaît encore, comme au temps d'Ovide, sous les traits

¹ Il y a encore aujourd'hui, *la lutte des braves*, celle des *bergers*, etc. Voyez, entre autres, la ballade de *Mihou*, pag. 169.

² Ainsi la tradition a conservé les noms des brigands *Boujor* (Pivoine), *Tunsul* (le Tondeu), *Groza* (la Terreur), de même que l'histoire nous a transmis ceux de *Locusta voda* (le prince Sauterelle), *Tzepék voda* (le prince Empaleur), etc.

³ Quelquefois la pièce de monnaie (c'est ordinairement un *para*, ou environ deux deniers de notre monnaie) est collée au cierge que l'on place sur la poitrine du mort pour être enterré avec lui.

⁴ Voyez la ballade de *Neluca*, pag. 41.

avec de poétiques aventuriers, les personnages favoris de la muse populaire qui leur prête toutes les qualités des héros, et les caresse avec amour du nom de *Fæt-Frumosi* (les Beaux-Enfants). Naturellement la lutte finit toujours au désavantage des premiers qui, vaincus et coupés en mille morceaux par leurs adversaires, sont doués d'une telle force vitale que « leurs tronçons remuent sans cesse et cherchent à se rejoindre tant que le soleil n'a pas disparu ¹. »

Les *Zméi* sont une autre espèce de monstres, d'une force et d'une grandeur surnaturelles, et munis d'ailes immenses. Ils habitent au centre de la terre, ou bien au sein des forêts vierges et impénétrables, où ils cachent leurs trésors, ainsi que les filles de sang royal, qu'ils ont enlevées ².

Mais à côté de ces dragons, de ces monstres ailés qui donnent lieu à d'effrayants récits, il y a le serpent familier, *serpi de casa* ³, l'hôte du foyer, que le paysan roumain, par l'effet d'une tradition dont il ne se rend pas compte, entoure d'un respect

¹ Voyez ballade III^e, page 15.

² Voyez ballade V^e, page 24.

³ Suivant une autre croyance répandue dans toutes les Provinces Danubiennes, et qui remonterait jusqu'au temps d'Hésiode, les pierres précieuses seraient formées de la bave des serpents, en sorte que les nids de ces reptiles contiendraient des richesses incalculables.

quent anathème a exprimé l'antipathie d'une race pour une autre race :

LE CHANT DU PRUTH ¹

Pruth ! rivière maudite !
Puisses-tu devenir large
Comme le déluge aux eaux troubles !
Que le rivage ne puisse voir le rivage,
Ni la voix entendre la voix,
Ni les yeux rencontrer les yeux,
A travers ta vaste étendue !
Quand les sauterelles passeront,
Qu'elles se noient dès l'autre bord ;
Quand les choléras passeront,
Qu'ils se noient au milieu de ton cours ;
Quand les ennemis du pays passeront,
Qu'ils se noient près de notre rive !
Et toi, Pruth, fier de tes eaux,
Puisses-tu les porter, les porter encore,
Jusqu'au Danube, jusqu'à la mer,
Et jusqu'à l'entrée des enfers !

Il ne se doute pas, l'ignorant Roumain, et la savante Europe ne le sait guère plus que lui, qu'au-

¹ CANTICUL PRUTULUI.

Prutule ! rițu blastemat,
Fecete-ai adinc și lat
Ca potopul tulburat.
Mal cu mal nu se zarească,
Glas cu glas nu se lovească,
Ochi cu ochi nu se ajungă
Pe întinderea ta lungă.

LA PETITE BREBIS

I

LA PETITE BREÛIS

(MIORITA) *

Sur le penchant de la montagne, belle comme l'entrée
du paradis, voici cheminer et descendre vers la vallée
des troupeaux d'agneaux, conduits par trois jeunes
hommes. L'un est un habitant des plaines de la Moldava,
le deuxième est un Hongrois †, le troisième est un montagnard

le Vrantchien et conseil et résol-
compagnon chercher du sol
riche un plus gr

nombre de brebis aux belles cornes, et des chevaux mieux domptés, et des chiens plus vigoureux.

Cependant depuis trois jours, certaine petite brebis, à la laine blonde et soyeuse, ne goûte plus à l'herbe de la prairie et sa voix ne cesse de gémir.

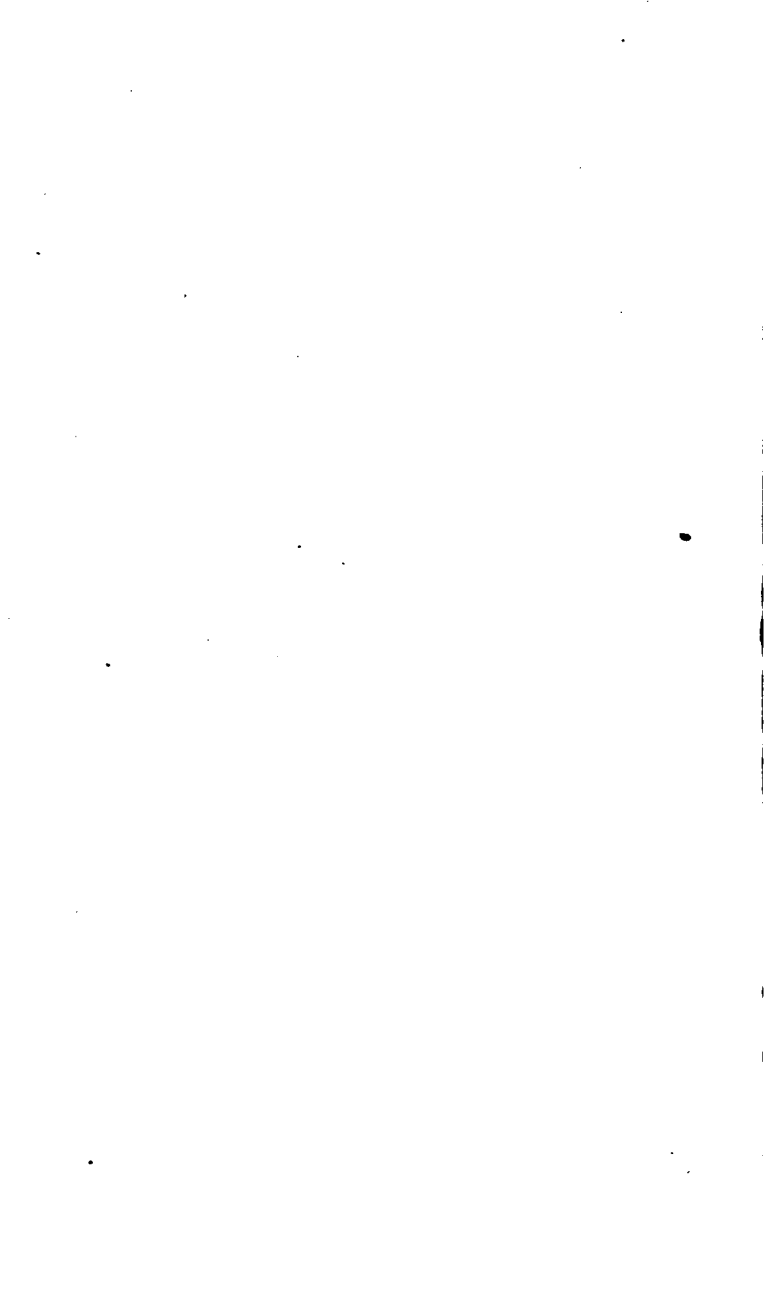
« Gentille brebis, gentille et rondelette, pourquoi, depuis trois jours, gémis-tu de la sorte? L'herbe de la prairie te déplairait-elle, ou bien serais-tu malade, chère petite brebis?

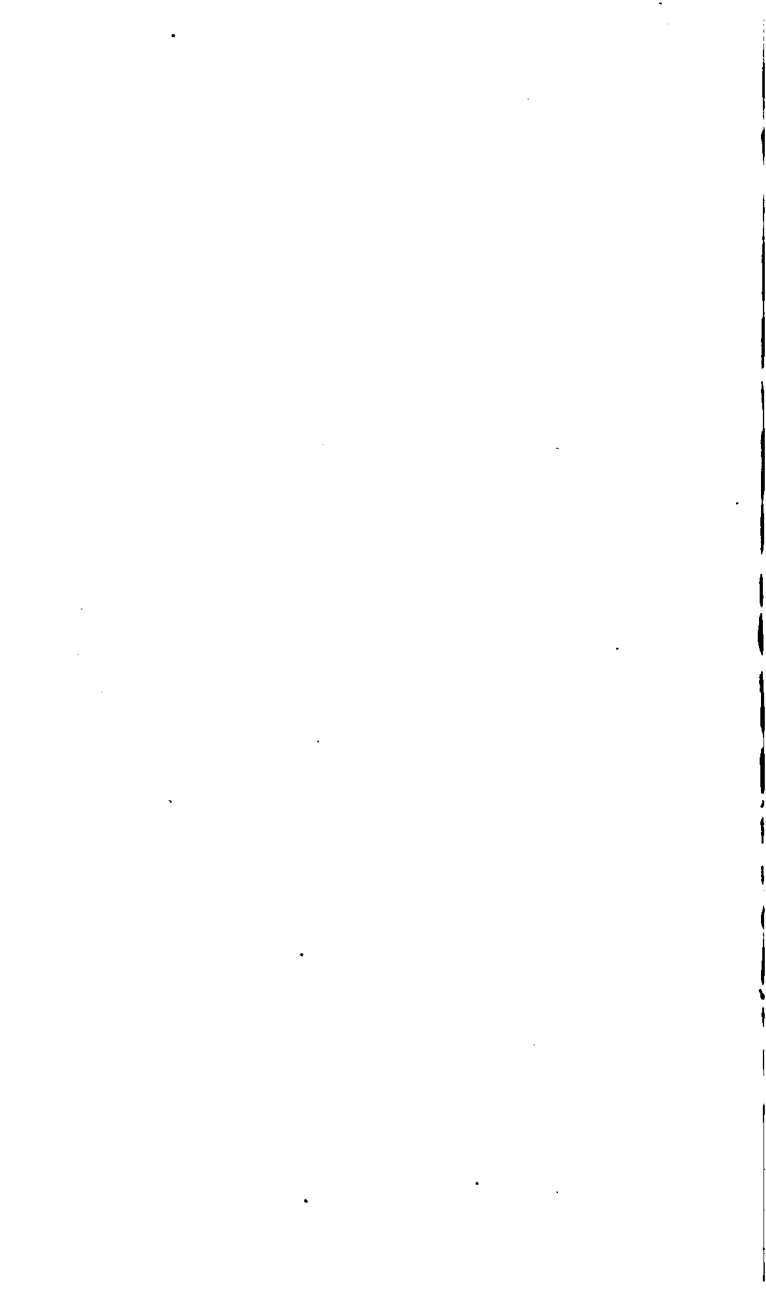
— Oh! mon berger bien-aimé, conduis ton troupeau au fond de ce massif; il s'y trouve de l'herbe pour nous et pour toi de l'ombre. Maître, cher maître, appelle près de toi, sans tarder, le plus brave et le plus vigoureux de tes chiens; car le Hongrais et le montagnard ont résolu de te tuer au coucher du soleil.

— Petite brebis de Birsas! si tu es prophétesse, et s'il est écrit que je dois mourir au sein de ces pâturages, tu diras au Hongrais, ainsi qu'au montagnard, de m'enterrer près d'ici, dans l'enclos du bercail, afin que je sois toujours avec vous, mes chères brebis; ou bien derrière la bergerie, afin que je puisse toujours entendre la voix de mes chiens.

« Tu leur diras cela; ensuite tu placeras au chevet de ma tombe une petite flûte de hêtre aux accents d'amour, une petite flûte en os aux sons harmonieux, une petite flûte de sureau aux notes passionnées; et quand le vent soufflera à travers leurs tuyaux, il en tirera des sons plaintifs, et soudain mes brebis se rassembleront autour de ma tombe et me pleureront avec des larmes de sang.

« Mais garde-toi de leur parler du meurtre... dis-leur seulement que j'ai épousé une belle reine, la fian-





moi des trois sœurs qui sont allées cueillir des fleurs au lever de l'aurore.

— La sœur aînée s'est dirigée vers une plage enchantée, le long du Danube, du côté de la mer ; la sœur puînée a quitté le jardin et s'est égarée au sein des forêts antiques, par delà neuf grandes montagnes ; la sœur cadette, la plus sauvage des trois, gémit et pleure là-bas sous ce rocher, cachée dans une ombre profonde. »

Hercule, le brave capitaine, lance son cheval. Un bond... le rivage en retentit, et les voilà près de la roche qui pleure.

« Sors du rocher, jeune fille ! apparais à ma vue.

— Hélas ! comment sortir du rocher quand je suis toute nue ; je redoute le soleil ; je crains d'être absorbée par ses rayons.

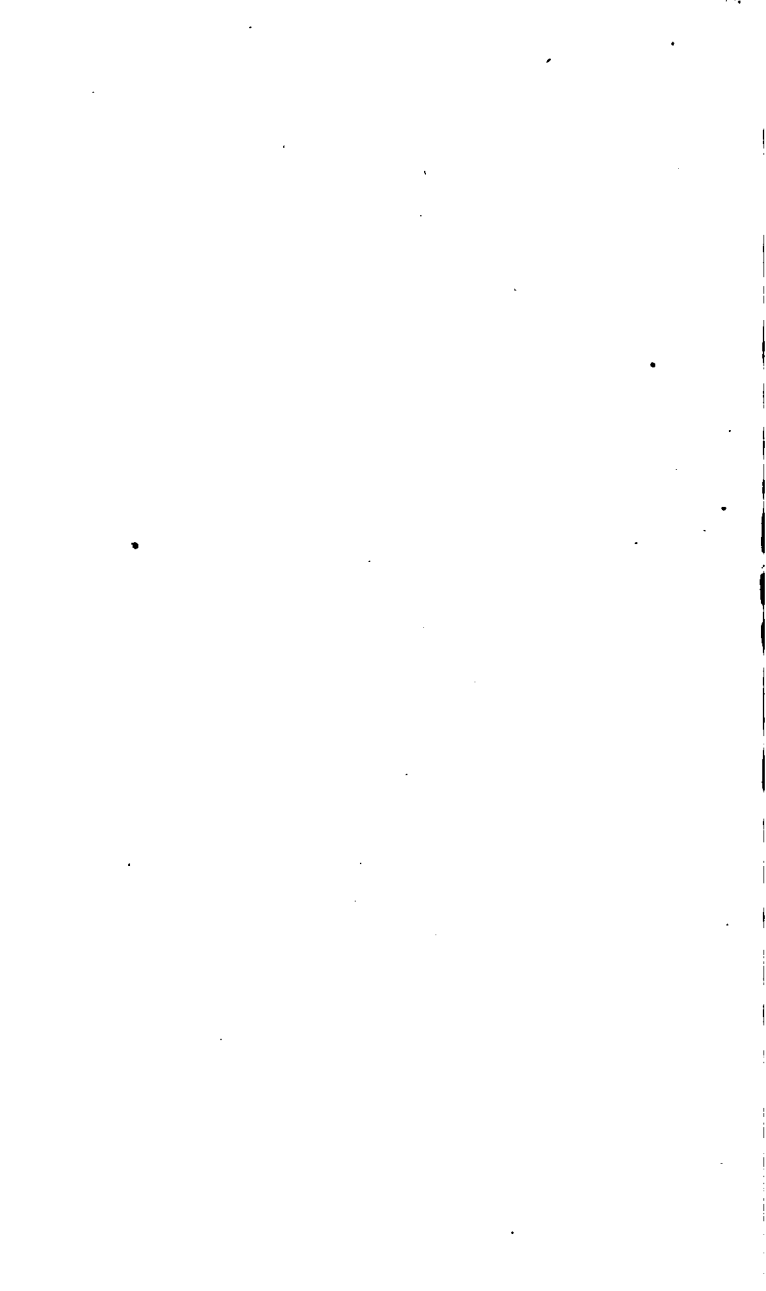
— Sois sans crainte, jeune fille sauvage ; je te prendrai dans mes bras pour ranimer mes forces et te défendrai des caresses du vent et des baisers ardents du soleil.

— Oh ! mon brave bien-aimé ; si je te suis chère et si tu veux faire de moi ta compagne, arrache-moi à l'ombre épaisse de ce rocher et je paraîtrai à la lumière du soleil, le cœur plein d'amour. »

Hercule, le brave capitaine, frappe du pied le rocher et soudain il en voit surgir une jeune fille entièrement nue ; elle était blanche, elle était belle, elle

était douce et attrayante, ses cheveux dorés ondoyaient sur ses épaules...

Hercule prend l'enfant dans ses bras, la presse sur son cœur et à son contact il renait à l'existence ; puis il la berce doucement et lui fait un lit de fleurs odorantes, un nid caché dans l'ombre, à l'abri du soleil.





brodées d'or, quand tu verras se fondre cet or, sache que je n'existerai plus!... »

Le prince monta sur son cheval et partit pour une longue course ; il s'en fut jusqu'au milieu d'une vieille forêt et alluma un grand feu près de la fontaine du Corbeau.

Il plaça alors la main sur son cœur et en tira le voile de soie : à sa vue son cœur se brisa de douleur.

« Mes amis, dit-il, mes chers compagnons d'armes, valeureux enfants des *Zmeï* ¹⁷, arrêtez-vous ici pour prendre votre repas et pour vous reposer à l'ombre de cette forêt. Moi je retourne au village afin d'y chercher mon paloche que j'ai oublié sur la table verte de ma maison. »

Il dit, rebroussa chemin et fit rencontre sur sa route d'un brave monté sur un petit cheval.

« Heur, à toi ! jeune brave. Quelle nouvelle du pays d'où tu viens ?

— Si tu désires la connaître, mon seigneur, sache que cette nouvelle serait peut-être bonne pour tout autre, mais que pour toi elle est fatale. Ton père a dévasté le pays et a noyé ta compagne dans un étang large et profond ! »

A ces mots, le jeune prince versa des larmes amères et dit : « Jeune brave, prends mon cheval pour l'amener à mon père. Si le roi te demande le lieu où je me trouve, réponds-lui que j'ai remonté le rivage de l'étang et que je me suis précipité dans ses eaux pour aller rejoindre ma jeune épouse, ma bien-aimée. »

.....

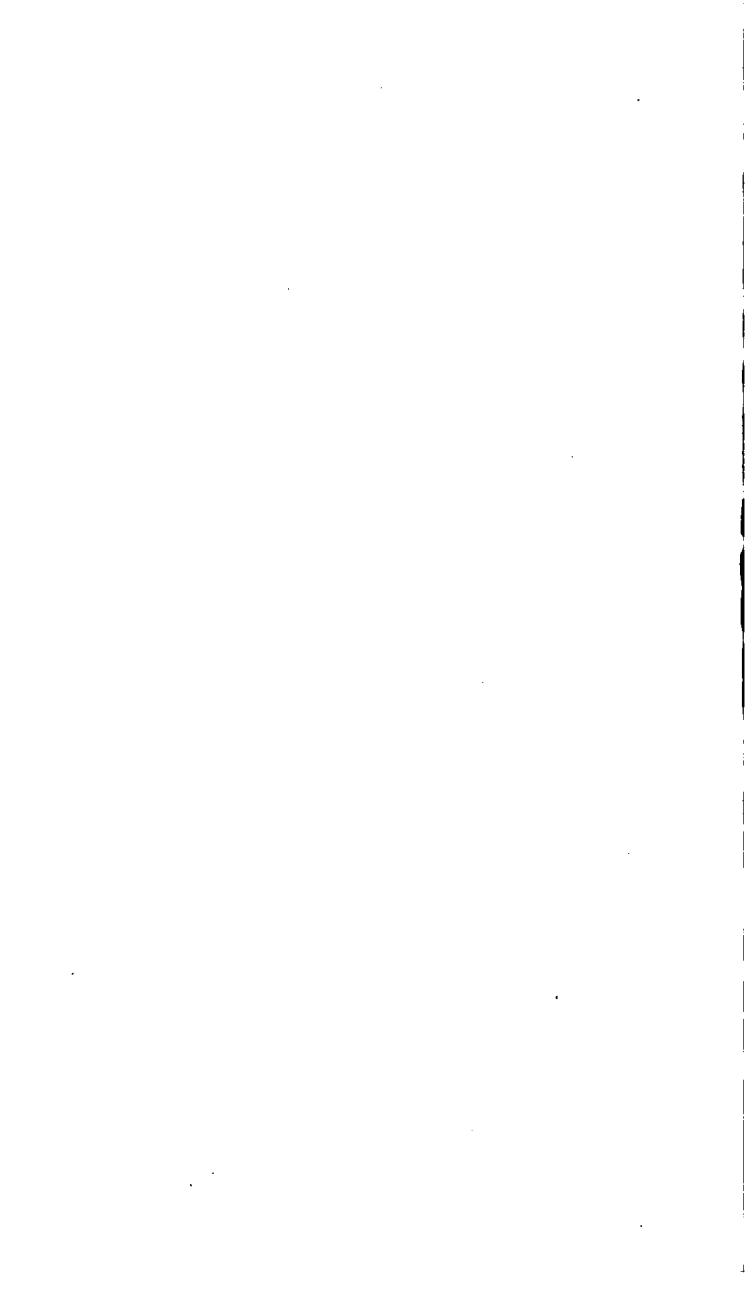
Son père réunit tous les hommes du pays pour faire creuser et dessécher l'étang et quand les eaux furent

écoulées, il trouva les deux enfants couchés sur le sable et joints l'un à l'autre dans un tendre embrassement ; leurs chevelures étaient dorées et leurs visages brillaient d'un vif incarnat.

Le roi plaça leurs corps dans de riches cercueils et les fit enterrer à côté de l'église : lui, près du saint autel vers l'Orient ; elle, près de la porte, vers l'Occident.

Et du tombeau du jeune prince il poussa bientôt un beau sapin qui grandit en s'inclinant sur l'église ; et du tombeau de la jeune épouse il surgit un cep de vigne dont les rameaux flexibles grimpèrent le long des murs pour aller s'entrelacer, le même jour, aux branches du sapin.

Dieu ! Seigneur Dieu ! frappe de ta foudre vengeresse quiconque brise les liens qui unissent ensemble deux jeunes cœurs !



BOUJOR

VI

BOUJOR ¹⁸

Feuille verte d'ivraie ¹⁹ !

Boujor a paru dans le pays ! il frappe, il pille, mais ne commet point de meurtre. Les *Ciocoï* ²⁰ sont par lui chargés de fers et obligés de lui fournir de l'or pour subvenir à ses dépenses, ainsi que de beaux habits de rechange.

Boujor parait et s'écrie : « Heur à toi, mon brave ! Enfants, suivez-moi au sein des forêts ; j'en connais les sentiers mystérieux. Venez ; je sais où trouver des troupeaux de moutons, des sources d'eau fraîche, des femmes jeunes et jolies et des sacs de piastres. »

Dans la vallée voisine résonne doucement une voix de jeune vierge ; Boujor cueille un baiser sur la jolie bouche qui chante.

Ici près, au ruisseau de la vallée deux jeunes filles lavent du blé; Boujor les prend par la ceinture.

Là-bas, au puits de la vallée, deux jeunes filles blanchissent de la laine; Boujor leur presse les mains amoureusement.

Plus loin, dans le val de Ferinté deux jeunes filles cueillent des lentilles; Boujor leur fait perdre la raison.

Feuille verte d'ivraie !

A Fokchani ²¹, sur la frontière, il est une vieille hutte entourée d'arbres. Là s'est retiré Boujor, auprès d'*Anitza*, la cabaretière, qui lui sert du vin dans une *vedritza* ²² et qui l'enivre encore plus par ses baisers.

— Anitzika, ma bien-aimée, j'ai grand désir de certaine fleur, de certaine fleur rose que tu portes toujours sur ta bouche.

— Mon Etienne, mon beau Boujor, je te donne volontiers la fleur que tu désires; tiens, voici mes lèvres, couvre-les d'autant de baisers qu'il te plaira, mais quant à boire, ne bois plus, car la *potira* ²³ est dans les environs.

— Laisse-la venir ! Que m'importe la *potira* ! Mes armes ne sont-elles pas là, devant moi, sur la table ? ma mattresse n'était-elle pas jeune et jolie ?.. »

Hélas ! il n'acheva pas son doux baiser ! la *potira* parut soudain et malgré sa lutte héroïque, Boujor ne put lui échapper.

et pleurent amèrement, car ce n'est point l'échelle réservée aux princes, mais, hélas ! l'échelle destinée aux brigands, le noir sentier des morts !

— Quoi que tu fasses, quoi que tu deviennes, je ne te laisserai pas vivre en paix, car moi-même je me transformerai en une petite pelle, et dussé-je me consumer dans le feu, j'irai te découvrir sous la cendre pour te préserver de l'atteinte des flammes ; puis je te rafraichirai de mon haleine et te couvrirai de baisers ; en sorte que tu ne pourras plus te défendre d'être ma maîtresse, tourterelle chérie.

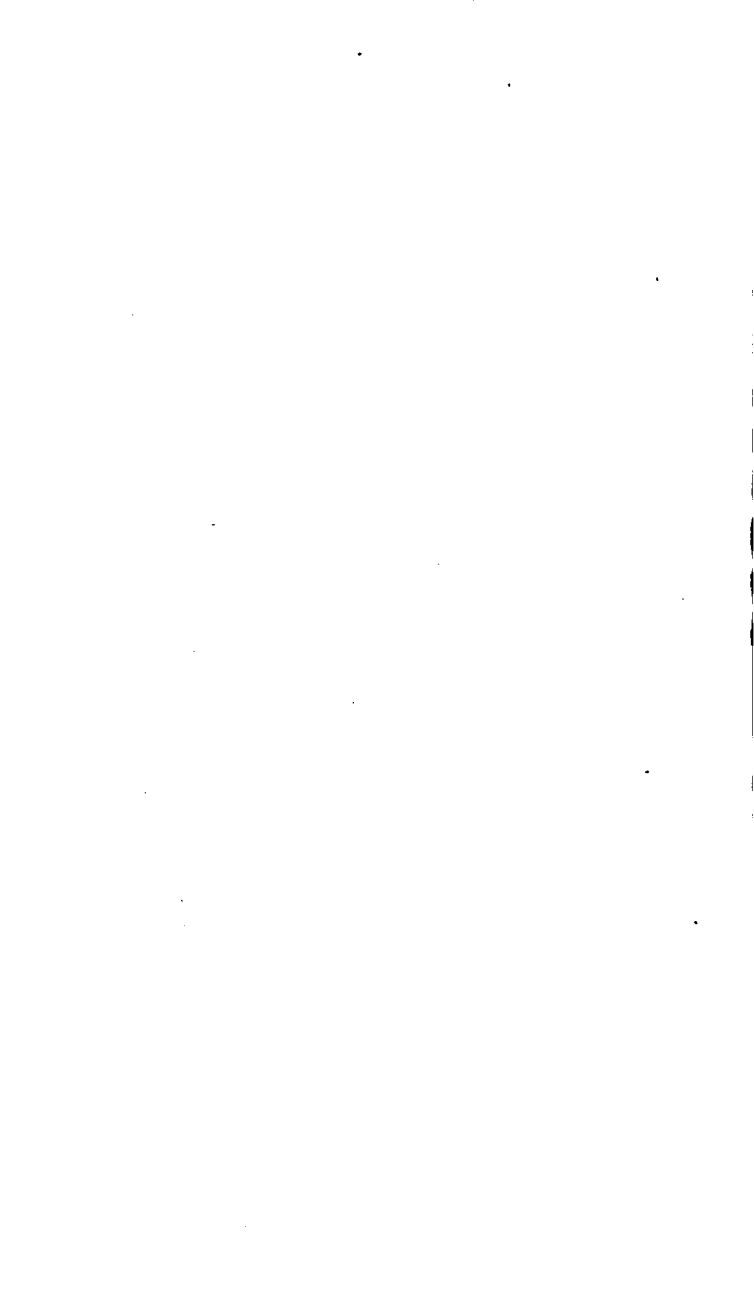
— Pour vous je ne dirais pas non, mais je dis non pour votre mère qui est méchante et sorcière ; elle me reprocherait sans cesse de trop vous aimer et me jetterait un mauvais sort pour que je ne puisse plus vous caresser. Or, plutôt que d'être en butte aux reproches, plutôt que d'être ensorcelée, je préférerais me changer en un roseau flexible et me cacher au sein de l'étang afin d'échapper à ta poursuite.

— Quoi que tu fasses, quoi que tu deviennes, tu ne m'échapperas pas, car moi-même je me déguiserai en berger, joueur de doïnas, et j'irai chercher dans l'étang un roseau élancé pour m'en faire une flûte. Je te verrai alors, je couperai ta tige et mes lèvres te couvriront de baisers. En sorte que tu ne pourras plus te défendre d'être ma maîtresse jusqu'à dimanche, tourterelle chérie.

— Non, je ne veux pas t'écouter, cher et gracieux coucou au plumage gris. Je sais combien il me serait doux d'être avec toi. Mais, hélas ! ta mère est si méchante ! Or, plutôt que de me trouver avec elle, je me transformerai en une petite image sainte et me cacherai au fond de l'Église pour penser toujours à toi.

— Quoi que tu fasses, quoi que tu deviennes, je ne t'y laisserai pas en repos, car de mon côté je me déguiserai

en chantre ou bien en diacre, et je serai si dévot, si dévot que je me rendrai tous les jours à l'église, depuis lundi jusqu'à dimanche, pour m'incliner devant les images saintes et pour te baiser ²⁵, en sorte que tu ne pourras plus te défendre d'être ma maîtresse, tourterelle chérie !



VIII

L'OMBRE

(NELUCA)

Feuille verte de noisetier !

Mircea monte par le sentier de la colline et rencontre une jeune fille portant une *cofitza*²⁶, pleine d'eau fraîche puisée à la fontaine.

— Arrête, jeune fille, et laisse-moi goûter l'eau de ta *cofitza*.

— Non, mon ami, je ne veux pas m'arrêter, car j'ai peur de mon amant.

— Sois sans crainte, chère enfant ; si ton amant osait se fâcher contre toi, je le frapperais de ma hache et l'ensevelirais vivant sous la poussière.

— Va là-bas à la fontaine ; tu y trouveras une *cofitza*

d'eau puisée de ma main ; descends alors de ton cheval pour te désaltérer ; mais avant de boire aie soin de faire le signe de la croix et de souffler à la surface, de peur qu'il ne s'y trouve quelque Néluca et que l'eau ne soit ensorcelée par la sorcière maudite. »

Mircea remercie la jeune fille, se dirige vers la fontaine et y trouve une cofitza pleine d'eau fraîche ; mais il oublie de faire le signe de la croix ; il oublie de souffler sur la surface de l'eau.

Et à peine a-t-il bu une gorgée d'eau, qu'il éprouve un regret d'amour au souvenir de la jeune fille !

Il boit une seconde fois, et un frisson glacé le pénètre.

Il boit une troisième fois, et tombe mort auprès de la source... Il avait avalé une Néluca !

Puisse-t-elle aller se perdre au fond des déserts !

LE ROUMAIN GROUE GROZOVAN

IX

LE ROUMAIN GROUÉ GROZOVAN 27

Là-haut sur le plateau du Dniester, au bord de l'horizon, et près de la source Galpéou²⁸, là où les *Zmeïnes*²⁹ vont accoucher, là où les lionnes vont se désaltérer, là où les *Zernines*³⁰ se rassemblent, on aperçoit une multitude et encore une multitude de tentes de toute grandeur.

Au centre, il s'en élève une, la plus haute, la plus belle de toutes; sa forme est ronde, et elle est tendue de châlis de Perse de couleur orange; elle est liée avec des cordons de soie blanche à des poteaux en argent. On dirait d'une tente impériale.

Quel est l'habitant de cette tente splendide? l'habitant et le maître? C'est Ghiraï, le vieux khan dont la ceinture est ornée d'un riche kangiar. De nombreux Ta-

tares l'entourent, des Tatares aux yeux ronds et petits comme les trous d'un crible; ils restent tous agenouillés sur un tapis à la laine frisée.

Cependant, non loin de l'entrée, sous le chêne du Trépassé, un pauvre Roumain est attaché avec de fortes cordes, couvert de lourdes chaînes, ainsi qu'un grand criminel, c'est Groué Grozovan le Moldave!

Deux Tatares sont occupés à le torturer; deux autres préparent sous ses yeux le pal destiné à son supplice, et pourtant Groué chante gaiement comme s'il assistait à une noce.

Voilà que les femmes des Tatares et les femmes des *mirzas*³¹ se précipitent dans la tente avec de grands cris.

« O toi! notre seigneur et maître, disent-elles, grand Ghiraï! vieux khan à la ceinture ornée d'un riche kangiar, ordonne à l'instant la mort de Groué pour apaiser notre âme, car depuis qu'il a pénétré dans le *Boudjiak*³², il a tué grand nombre de tes braves Tatares; il a condamné bien des femmes au triste veuvage, il a fait vieillir bien des jeunes filles et il a changé en désert la moitié du Boudjiak ainsi que le tiers de la Crimée.

A ces mots le vieux Ghiraï ôte son kangiar de sa ceinture, et de sa voix rauque de païen, il parle ainsi au prisonnier :

« Holà hé, Groué! fameux vaillant! il n'est plus de pardon pour toi! Dis-nous la vérité à ta dernière heure: as-tu donné la mort à beaucoup de Tatares? »

Groué le Roumain répond en riant :

« Holà hé! vieux khan, laisse ton kangiar à sa place, car je suis un *filz de Roumain* et je me ris d'un païen tel que toi. Tu demandes si j'ai donné la mort à beaucoup

de Tatares. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait plus de pardon pour moi, n'importe, je dirai la vérité, écoute :

« Du jour où j'ai pénétré au sein du Boudjiak, j'ai tué, pardieu ! bien des Tatares ; j'ai condamné au triste veuvage bien des femmes ; j'ai fait vieillir bien des jeunes filles ; j'ai enlevé au Boudjiak tous ses meilleurs chevaux ³³ et j'ai changé en désert la moitié de ce pays ainsi que le tiers de la Crimée.

« En traversant le Pruth pour venir ici, j'y ai construit un large et beau pont afin de pouvoir transporter vos richesses dans mon pays avec de grands chariots chargés de jeunes filles tatares réduites en esclavage.

« Holà hé ! vieux khan, laisse ton kangiar à ta ceinture, et puisqu'il faut que je meure, accorde-moi de mourir dignement comme un Roumain et non comme un païen. Permits-moi de confesser mes péchés et de pourvoir au salut de mon âme avec l'assistance d'un prêtre chrétien, du vieux moine qui chante des psaumes là-bas dans ce grand monastère.

« Hélas ! je suis bien criminel ! bien chargé de péchés ! car j'ai séduit ta propre sœur, et j'ai tué ta mère, et j'ai massacré ton jeune frère, et j'ai brûlé vif ton vieux père ! »

A ces mots le khan Ghiraï oublie son kangiar, et d'une voix altérée il ordonne à quelques-uns de ses mirzas de prendre une escorte de cinquante Tatares et de conduire Groué au monastère.

Les Tatares partent soudain, et conduisent le prisonnier auprès du prêtre chrétien, un véritable saint sous les traits d'un homme, qui chante des psaumes nuit et jour dans l'intérieur du monastère.

Voyant cela, Groué, sans perdre de temps, se signe

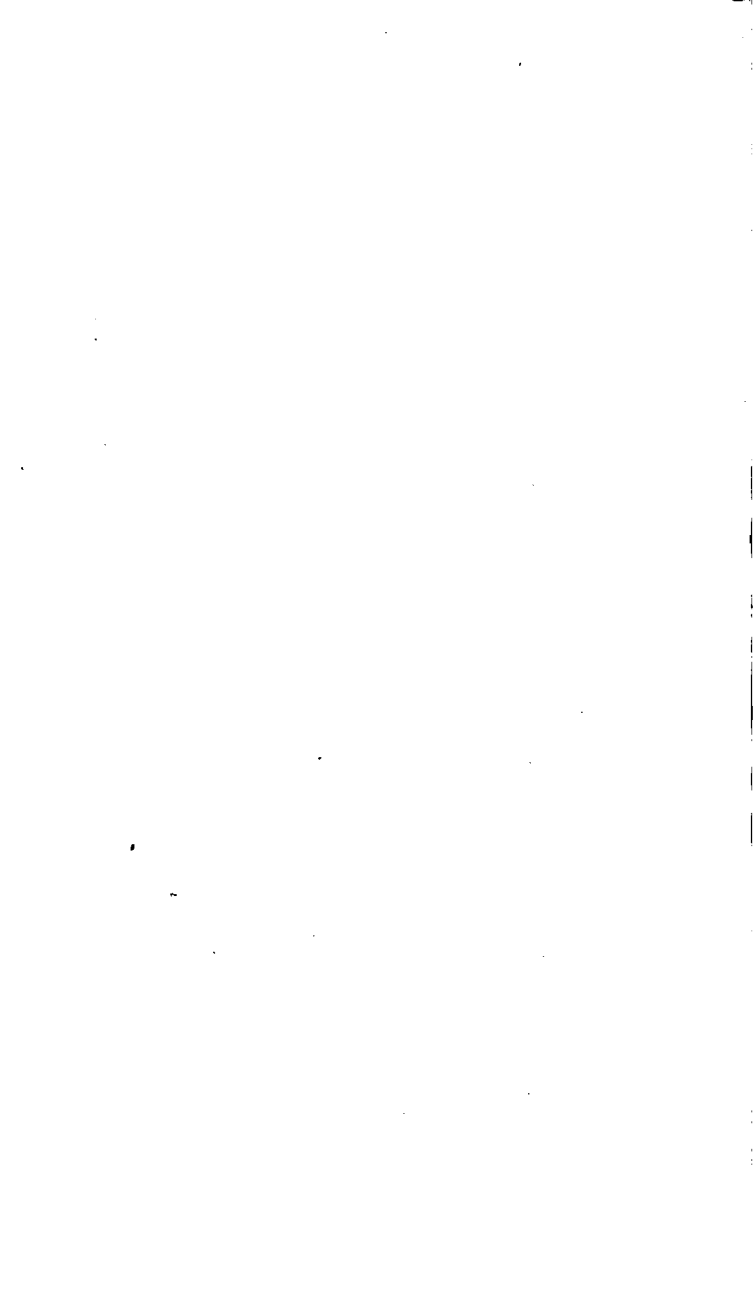
MS :

a-

3-

!

LE SOLEIL ET LA LUNE



X

LE SOLEIL ET LA LUNE

(SOARELE SI LUNA.)

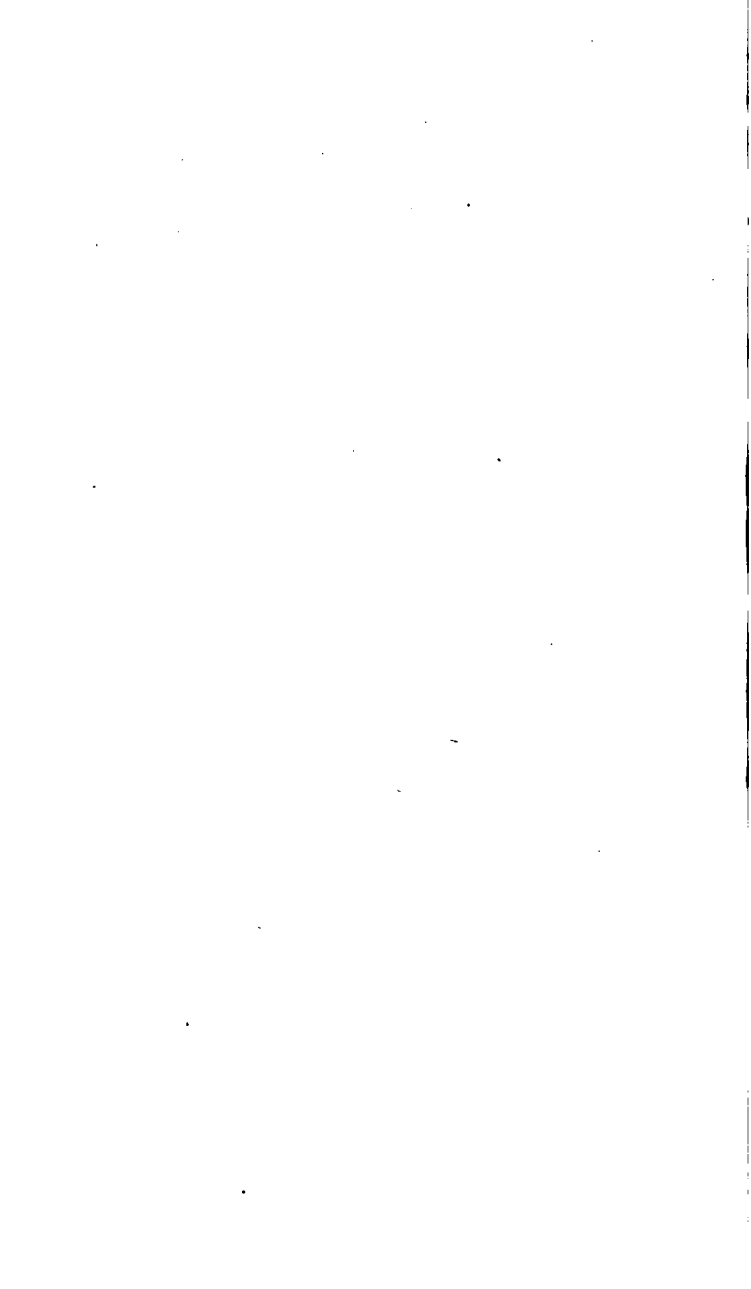
Frère ! un jour il prit envie au Soleil,
Il lui prit envie de se marier.
Pendant neuf ans, traîné par neuf chevaux,
Il parcourut le ciel et la terre
Avec la rapidité de la flèche et du vent ;
Mais il fatigua vainement ses coursiers :
Nulle part ne trouva une épouse digne de lui,
Nulle part dans tout l'univers n'en vit
Qui égalât en beauté sa sœur Hélène,
La belle Hélène aux longs cheveux dorés. (34)
Le Soleil s'en fut à sa rencontre
Et de sa voix lui parla ainsi :
« Ma chère petite sœur Hélène,
Hélène aux longs cheveux dorés,

Le ciel resplendissait gaiement
Et les nuages avaient disparu) :
« Soleil, soleil radieux,
Toi qui es pur de tout péché !
Tu as visité le paradis,
Tu as parcouru l'enfer ;
Choisis toi-même entre les deux !
Mais le Soleil répondit gaiement :
« Je choisis l'enfer de mon vivant
Pourvu que je ne sois plus seul,
Mais que je vive avec ma sœur Hélène,
Hélène aux longs cheveux dorés ! »

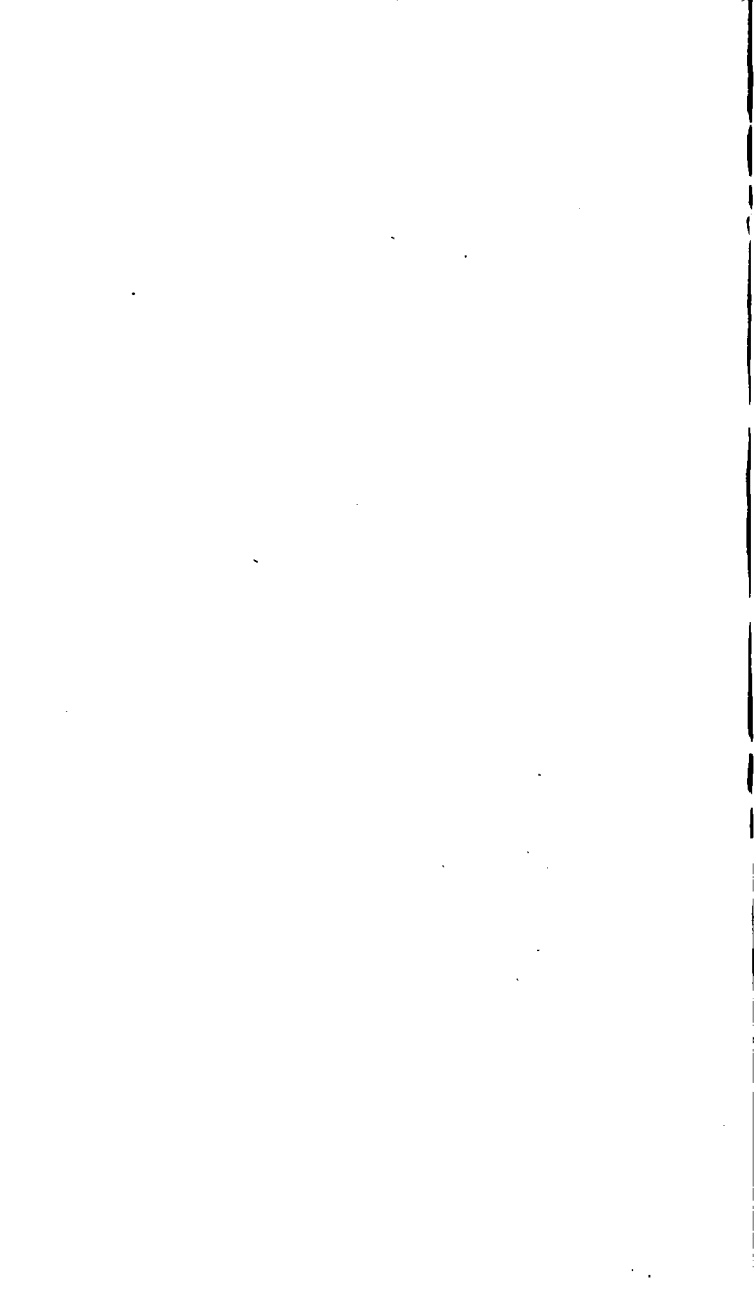
Le Soleil descendit du ciel,
Il s'arrêta chez sa sœur
Et ordonna les apprêts de la nocce ;
Il orna le front d'Hélène
Avec les fils d'or des fiancées (35)
Et lui mit une couronne royale.
Il la vêtit d'une robe diaphane
Brodée de perles fines ;
Puis tous les deux, elle et lui,
Se rendirent à l'église.
Mais pendant la cérémonie
Malheur à lui, malheur à elle !
Les lampes s'éteignirent,
Les cloches se fêlèrent,
Les stalles de l'église se renversèrent,

Le clocher trembla sur sa base,
Les prêtres perdirent la voix,
Et leurs habits sacrés se détachèrent.
La pauvre Hélène fut prise de terreur,
Car tout à coup, malheur à elle !
Une main invisible la saisit,
Et l'ayant enlevée dans l'espace
La précipita dans la mer,
Où elle fut changée aussitôt
En un beau poisson doré.
De son côté le Soleil pâlit,
Et remonta dans la voûte céleste ;
Puis se laissant choir vers l'Occident,
Il plongea bientôt dans la mer
Pour aller retrouver sa sœur Hélène,
Hélène aux longs cheveux dorés.
Cependant le Seigneur Dieu,
Sanctifié dans le ciel et sur la terre,
Prit le poisson dans sa main
Le lança de nouveau dans l'espace
Et le métamorphosa en lune,
Puis il parla ainsi
(Or, quand le Seigneur parlait,
L'univers entier tremblait,
Les flots des mers se calmaient,
Les cîmes des montagnes s'inclinaient
Et les hommes d'effroi tremblaient !) :
« Toi, Hélène aux longs cheveux dorés,
Et toi, Soleil resplendissant,
Qui êtes purs de tout péché !
Je vous condamne pour l'éternité
A vous suivre des yeux dans l'espace,

**Sans pouvoir jamais vous rencontrer
Ni vous atteindre sur la route céleste.
Poursuivez-vous éternellement
En parcourant les cieux
Et en éclairant les mondes !**



NOVAK ET LA FILLE DU KADI



Mais la fille du kadi, la nièce du sultan, rougissant à cette voix, choisissait trois fleurs, les cueillait et les envoyait à Jovitza par une de ses compagnes, une jeune adolescente aux tresses blondes.

Jovitza recevait les fleurs, les serrait près de son cœur et répétait sa prière.

« Toi la fille du kadi, la nièce du sultan, viens m'apporter une fleur, viens me la donner de ta propre main afin de soulager mon âme ! »

A cette voix, la fille du kadi, la nièce du sultan, rougissant de nouveau, choisissait un bel œillet, le cueillait et le portait elle-même à Jovitza. Celui-ci se penchait sur sa selle et, entourant de son bras la taille de la jeune fille, l'enlevait soudain comme une plume légère et la plaçait devant lui sur le cheval.

Le coursier s'élançait comme un trait et courait fièrement pendant que Jovitza couvrait de baisers le visage de sa belle conquête.

Pendant la jeune adolescente aux tresses blondes courait éperdue vers le kahvenè⁴⁰ où le kadi faisait son *kéf*⁴¹ et lui criait de loin : « Kadi, on vient d'enlever ta fille. »

Le kadi pâlisait ! Enfonçant son turban sur ses yeux, et rejetant son narghilé, il montait à la hâte sur sa jument tatar, sans selle et sans bride, et se lançait à la poursuite du ravisseur avec des cris terribles.

Jovitza l'entendait de loin et apercevait soudain à l'horizon la jument tatar qui se rapprochait à vue d'œil.

Alors la fille du kadi, la nièce du sultan, se penchait en avant et mordait avec ses dents l'oreille du coursier ; celui-ci hennissait, prenait un nouvel élan et



XII

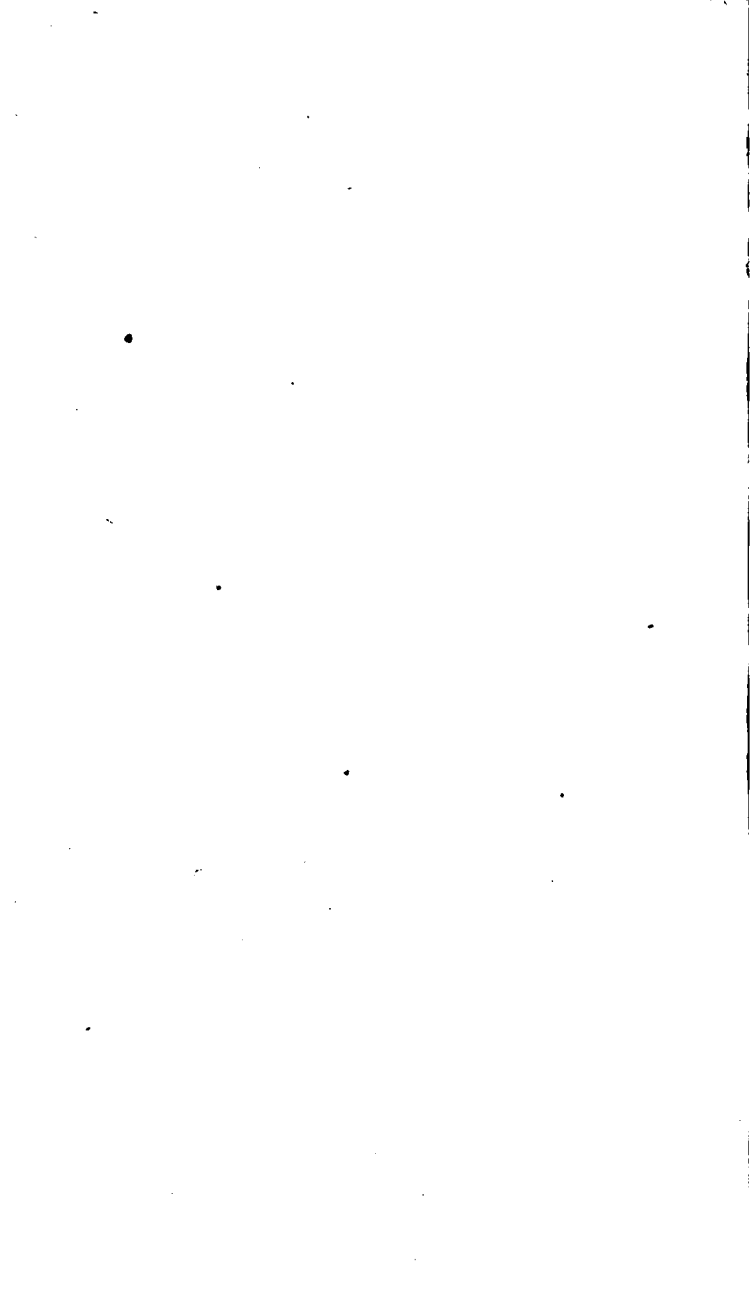
DOLKA

Sont-ce des fleurs nouvellement écloses que l'on aperçoit à l'horizon des plaines de Timekié ? Ce ne sont pas des fleurs écloses ; ce sont les brebis de Costé, de Costé qui a établi ses bergeries sur toutes les collines.

Aujourd'hui c'est lundi ; demain c'est mardi. Costé part pour Galatzi afin d'y acheter du sel pour ses moutons, du son pour ses agneaux, des manteaux pour ses bergers, et des sandales pour ses serviteurs.

Voici que par la route il fait rencontre de Fulga à la barbe noire et au cerveau léger. Et l'apercevant, Costé l'arrête et lui dit :

« Ohé ! Fulga, mon ami, fais ce que je te dirai ; va de ce pas à une de mes bergeries et prends-y à ton choix trois agneaux bons à rôtir à la broche et un mouton



XIV

CODRÉAN

Feuille verte de plantes sauvages !

On a appris à Moviléou ⁴⁴ l'apparition du terrible Codréan ! On dit qu'il parcourt les ravins et les sentiers perdus dans l'ombre, couvert d'une lourde *sarica* et d'une *couchma* ⁴⁵ en peau de mouton, pour que personne ne puisse le reconnaître.

Il est bien beau, bien svelte, mon brave brigand, et il cherche un alezan à la robe frisée, un cheval à sa guise ; mais, malgré ses courses nombreuses et ses fatigues, il n'a pas encore trouvé de coursier digne de lui.

Tous ceux qu'il rencontre sur son passage, il les saisit par la crinière, les terrasse et les lance au loin par dessus les broussailles.

Voyant cela, mon Codréan s'appuie sur sa hache et

et le corps s'incline et tombe... Mais hélas ! au même instant Codréan, dont les forces sont épuisées, chancelle, glisse sur ses genoux, et son bras, qui se soutient à peine, l'empêche seul de toucher la terre.

La potira le fait prisonnier !

—

On traîne Codréan à Jassi où règne *Ilieh Voda*⁵² ; on le conduit dans le divan, là où le prince convert d'un caftan rouge et armé d'un *bousdougan*⁵³, siège auprès d'un Turc de Constantinople⁵⁴.

« Ohé ! Codréan, le jeune brave, réponds à notre seigneurie : as-tu tué beaucoup de chrétiens, depuis que tu parcours le pays en brigand ?

— Altesse Princièrè ! je jure par le nom de la sainte Vierge, que je n'ai pas tué de chrétiens depuis que je parcours le pays en brave. Quand je faisais rencontre d'un chrétien, je partageais avec lui en frère ; s'il possédait deux chevaux, j'en prenais un pour moi et lui laissais l'autre ; s'il possédait dix piastres, j'en prenais cinq et lui en laissais cinq ; quand je rencontrais un pauvre, je cachais ma hache et remplissais ma main d'or pour le donner au malheureux ; mais lorsque j'apercevais un Turc, oh ! alors je ne pouvais résister au désir de lui trancher la tête et de la jeter en proie aux corbeaux. »

A ces mots de Codréan, le Turc aux lèvres épaisses qui siégeait dans le divan, à côté du prince, devenait pâle comme un mort et se jetait aux genoux du prince en disant :

fend le boutouk qui emprisonne ses pieds, puis s'écrie en brandissant son arme :

— Holà hé ! brigands païens ! vous n'êtes bons qu'à jeter en proie aux chiens... Et il s'élançe ; il massacre la potira qu'il rencontre sur son passage, et s'en va droit au palais du prince.

— Ouvre donc ta fenêtre, Altesse Princière, crie-t-il ; ouvre-la pour que nous puissions nous voir et nous ouïr face à face. Or, apprends ceci, qu'il est indigne d'un prince de faire mourir des braves tels que moi ! »

Le prince, saisi de terreur, court se cacher dans les cavaux du palais ; cependant les Arnauts qui composent sa garde arrivent en troupe et ferment les portes de la cour. A leur vue, Codréan aiguise son paloche et s'écrie à voix haute :

« Holà hé ! mon petit alezan, cher à Codréan, où es-tu, mon brave compagnon ? où es-tu pour sauver les jours de ton maître ? »

L'alezan entend cette voix et y répond par un hennissement ; soudain il brise les attaches qui le retiennent dans l'écurie et accourt vers son maître sans selle et sans bride ; joyeux et fier, il touche à peine le sol de ses pieds, il vole, la crinière et les naseaux au vent.

L'heureux Codréan caresse son cheval, saute dessus rapidement, se précipite à travers la troupe des Arnauts, franchit le mur de pierre et s'écrie en le franchissant :

« A toi le trône, prince ; à moi la liberté et la bravoure ! Adieu, tu n'es pas digne de Codréan. »

LE CHOLÉRA

XV

LE CHOLÉRA

Sur le rivage de Pruth, dans la maison de Vilkou, Vilkou boit gaiment et caresse ses trois enfants sans nul souci du choléra ; mais sa mère tremble pour lui et lui dit :

Vilkou, enfant chéri de ta mère, Vilkou, mon beau brave, tu bois gaiment et caresse tes enfants sans nul souci du choléra, — hélas ! cesse de boire et de te livrer à la joie, car le choléra est déjà sur les bords du Pruth et déjà il a franchi la rivière. »

A ces mots Vilkou attèle quatre bœufs à son chariot et part pour aller faire le commerce. Arrivé au coude de la rivière, il aperçoit tout à coup un horrible fan-

tôme qui venait à lui à travers champs ; c'était une vieille édentée, bête venimeuse, ayant la peau collée sur les os et portant des serpents entrelacés dans ses cheveux en désordre.

Elle venait, frère, elle venait comme la foudre, et l'herbe se fanait derrière elle, et les hommes tombaient morts et des milliers de plantes épineuses poussaient sur ses traces.

« Bon voyage, dit-elle à Vilkou ; où vas-tu ainsi hardiment, mon beau voyageur ?

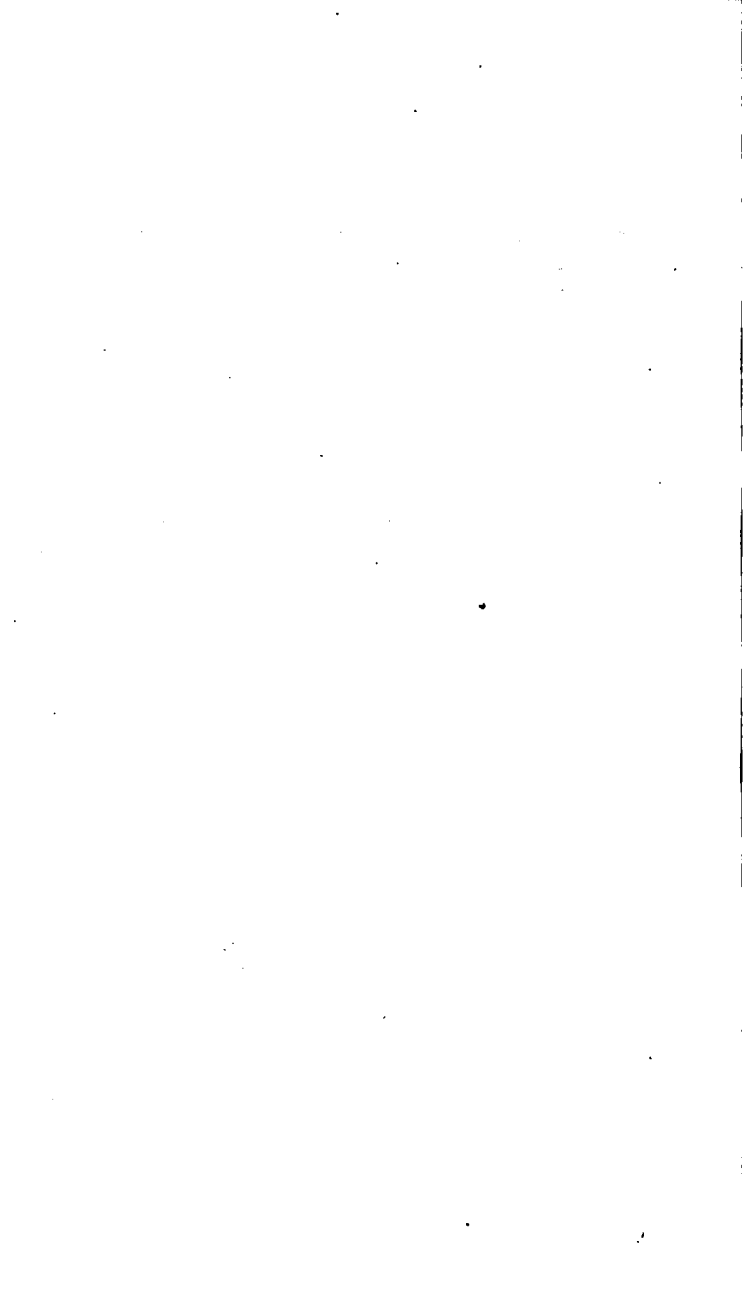
— Au diable la vieille édentée, répond Vilkou ; où cours-tu rapidement ainsi ?

— Je vais à la maison de Vilkou, sur les bords du Pruth, pour ravir le reste des jours de ce brave.

— O toi ! fléau voyageur, fléau cruel et exterminateur, tiens, prends mon cheval ainsi que mes armes et accorde-moi quelques jours encore pour que je puisse revoir mes enfants qui me sont chers comme la lumière du soleil ; tiens, prends aussi mon chariot et mes bœufs, prends tout et va-t-en de chez nous.

— Qu'ai-je besoin de tes faibles armes quand je possède les armes de l'enfer ? J'ai trois faux invisibles qui fauchent les hommes par centaines et milliers... Qu'ai-je besoin aussi de ton cheval quand je possède le coursier de Satan, lequel ne s'arrête jamais dans son vol et jamais ne se fatigue ? Garde ton chariot, garde tes bœufs... Ce que je veux, ce sont tes jours, et je les prends. »

Soudain la vieille allonge les vieux os de ses maigres



XVI

LE PAUVRE SERBE

(SERB SARAC)

Un pauvre Serbe se promène au milieu de Stamboul ; il est brave et bien fait de sa personne, mais, hélas ! pauvre, Dieu sait comme ! Pourtant ses chausses sont de drap écarlate à cinq ducats l'aune ; sa chemise est de soie ; ses pieds sont chaussés de sandales festonnées dont chaque feston vaut un ducat, chaque bande une piastre et chaque courroie un para.

Le pauvre Serbe parcourt les rues, monté sur un cheval magnifique. Quand le *mourgo* ^{se} hennissait, tout Stamboul en retentissait, et les Osmanlis, saisis de terreur, disaient au cavalier :

— Depuis trois ans il l'élève dans une écurie voûtée, sombre et creusée sous la terre.

— Avec quoi le nourrit-il ?

— Depuis deux ans il lui donne à manger des feuilles de trèfle sauvage cueillies aux plaines du Boudjiak.

— Que lui donne-t-il à boire ?

— Du lait de jument qui fait sa croupe arrondie : c'est pourquoi, frère, ce maudit eunuque du harem me fait peur, car s'il monte sur son cheval pour courir au jeu de bagues, je risque fort de devenir son partage.

— Sois sans crainte ; il n'est pas de coursier impérial qui vaille mon brave mourgo ; tout ce qu'il poursuit il l'atteint, et sa course est plus rapide que le vol des hirondelles. »

Mercredi passe, jeudi arrive ; les Osmanlis se rendent deux par deux dans la plaine de Haïdar-Pacha pour jouter au jeu des bagues. Les voilà qui s'élancent et se dépassent le long de la plaine, pendant que le Sultan, monté sur magnifique étalon et abrité sous une tente d'étoffe verte, les suit des yeux en caressant sa barbe noire.

Allalah ! coursiers arabes ! Allalah ! coursiers tatars ! Voyez comme leurs sabots s'agitent rapidement ; on dirait des ailes d'un faucon royal. Soudain l'eunuque du

harem excite son cheval, et, dépassant tous les concurrents l'un après l'autre, il se place en tête de la colonne mobile.

Malheur à la fille du khan des Tatares ! malheur à la nièce du sultan !

Cependant voici accourir le pauvre Serbe sur son mourgo du Boudjiak ; il arrive, atteint le nègre et le laisse loin derrière lui ; mais le nègre rusé lui adresse de loin la parole :

« Arrête, enfant aux yeux de flamme ; ton mourgo a perdu tous ses fers et tes jours sont en danger. »

Le pauvre Serbe descend de son cheval pour examiner les fers de ses sabots ; le nègre avait menti ! pas un seul clou n'en était tombé !

Voyant cela, il remonte rapidement sur le coursier impatient et le frappe de son fouet d'airain. Le mourgo s'élançe en faisant des bonds de sept toises, et atteint de nouveau le nègre ; les voici étrier contre étrier, pommeau contre pommeau, bride contre bride.

A peine l'a-t-il atteint, que le pauvre Serbe frappe le nègre de sa main puissante ; le front de l'eunuque se brise contre le pommeau de sa selle, et le misérable tombe et reste étendu dans la poussière avec sa face noire et ses lèvres gonflées, pareil à un tronc d'arbre noirci par les flammes.

Le pauvre Serbe continue sa course de toute la vitesse de son beau cheval ; il enlève la bague et rebrousse chemin pour la porter au Sultan.

A cette vue, la fille du khan de Tatares, qui, armée d'une longue-vue, à contemplé le combat à travers le grillage de sa fenêtre, se réjouit au fond de son âme ;



fines et de petites pastalés faites d'*irmiliks* d'or. » 60

Kira l'écoutait en riant et lui répondait : « Il n'est pas vrai qu'il ait jamais existé d'alliance entre les corbeaux et les hirondelles, entre les serpents et les fleurs, entre les ours et les chevreuils, entre le soleil et les nuages. »

A ces mots, le nègre, couvert d'écailles, enlevait Kira dans ses bras robustes, sautait dans un caïque et le poussait à la dérive du côté de Soulina.

Soudain les frères de Kira, les brigands de Braïla, les serpents du Danube, accouraient sur le rivage en appelant leur sœur ; puis se lançant à la nage et plongeant sous l'onde, ils reparaissaient en un clin d'œil à côté du caïque.

Ils y sautaient légèrement, précipitaient le nègre dans les flots, et, se retournant vers Kira, ils l'apostrophaient ainsi : « Sœur méprisable, sœur chargée de péchés, dis quelle mort tu préfères, la mort en plein soleil ou bien la mort au sein des ténèbres.

— Oh ! mes frères chéris, je ne veux mourir ni à la lumière du soleil, ni dans les ténèbres de la nuit. Je suis innocente. Oh ! je le jure par le nom sacré de mon Dieu, je suis innocente... »

Mais les frères de Kira, les brigands de Braïla, les serpents du Danube, conduisaient à la maison leur malheureuse sœur ; et que faisaient-ils ensuite ?

Ils l'attachaient à un poteau et l'enveloppaient de langes.

Et que faisaient-ils encore ?

Ils enduisaient son corps de goudron et y mettaient le feu sans pitié.

« Sœur misérable, s'écriaient-ils, sœur chargée de

TOMA ALIMOCHE

— « Holà ! Toma Alimoche,
« Boyard de la Basse-Moldavie,
« Que chevauches-tu nos terres,
« Dévastant champs et prairies ? »

Le boyard Toma Alimoche
Lui offre un verre de vin rouge :

— « Joie et santé à toi, Mané le bâtard !
« Mais pourquoi te mettre en courroux ?
« Viens plutôt boire avec moi. »

Mané prend le verre de la main gauche,
De l'autre il saisit sa massue
Et la manie si adroitement
Et la lance avec tant de force,
Qu'il fait à Toma une large blessure
Au-dessous de la poitrine,
A l'endroit de la ceinture
Où pendent ses lourdes armes.
Toma sent un frisson glacé,
Néanmoins saisit son paloche à deux mains ;
Mais Mané s'affermi en selle
Tourne le dos et s'enfuit.

— « Holà, hé ! infâme bâtard,
« C'est toi qui m'arraches la vie ;
« Mais si tu tombais entre mes mains,
« La tienne serait plus courte encore. »
Et pendant qu'il criait ainsi,
Il prenait ses entrailles de ses deux mains,
Et les ayant remises à leur place,

CHALGA

XIX

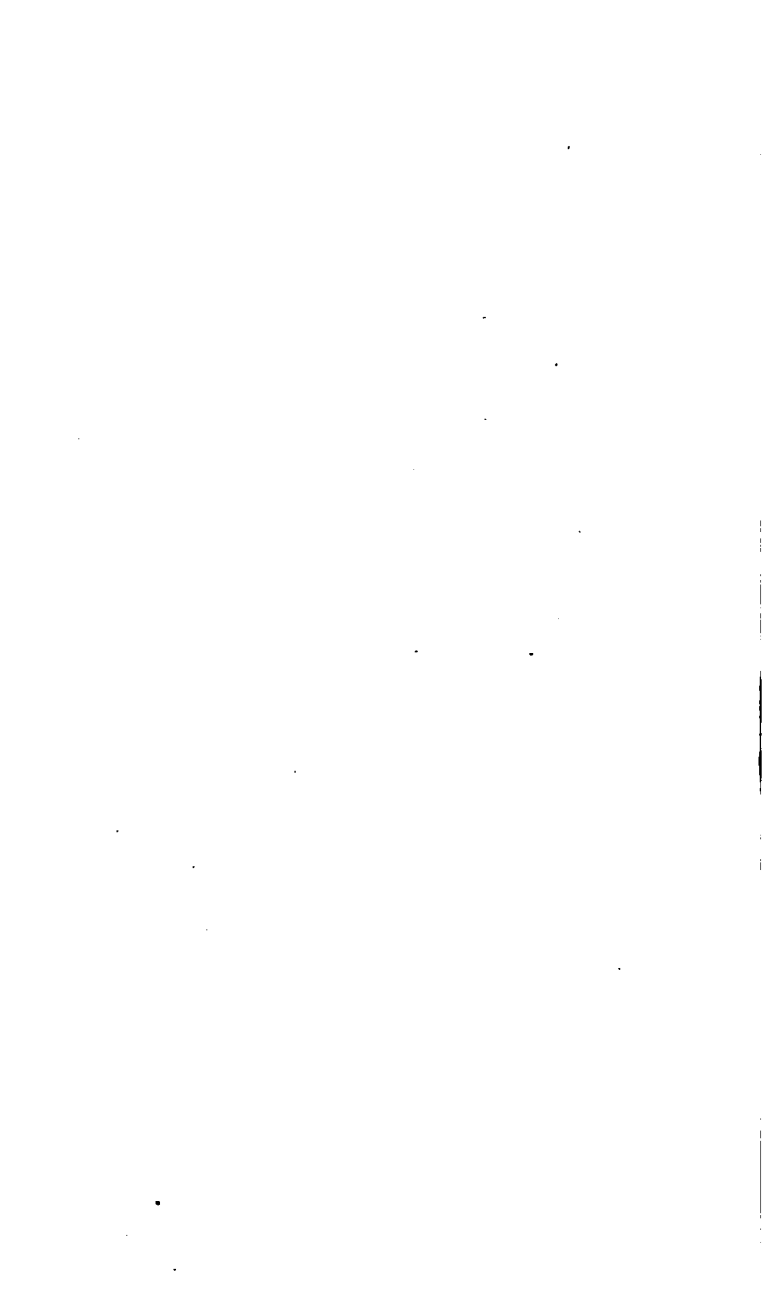
CHALGA

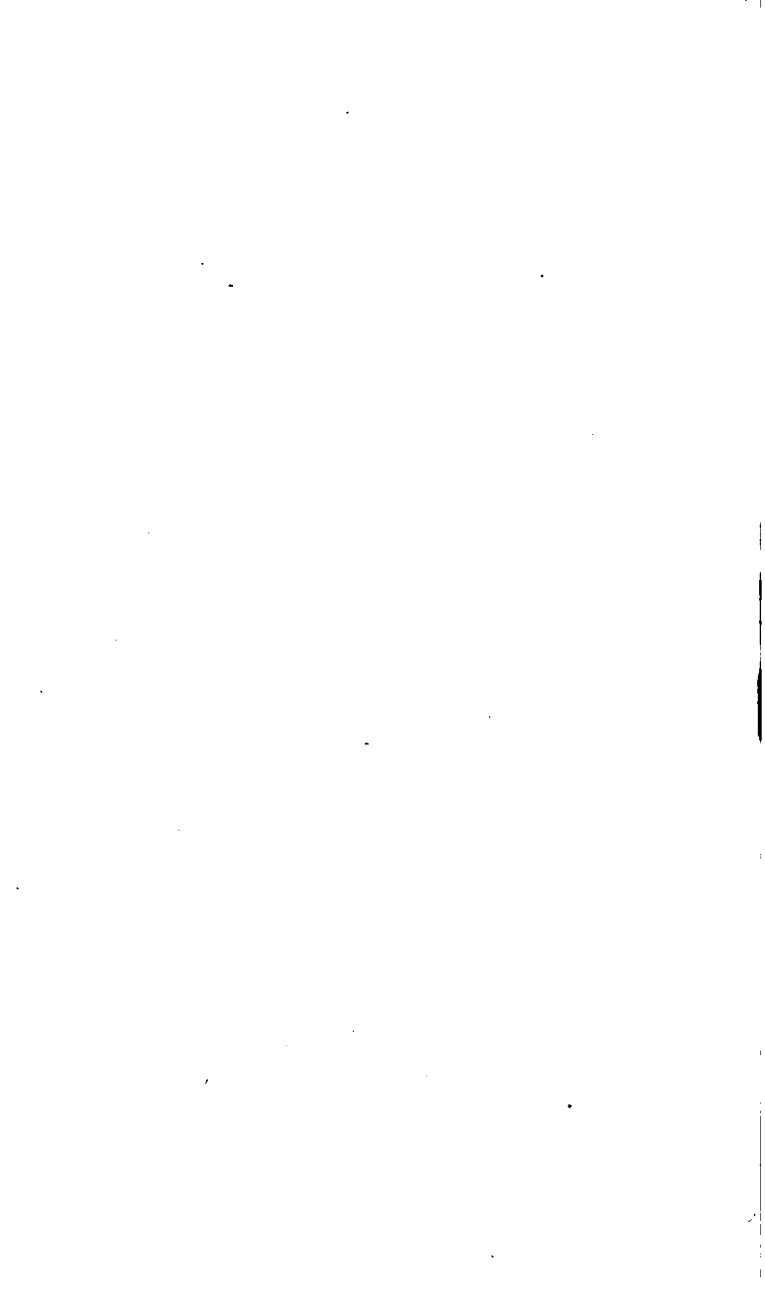
Sur le rivage élevé du Danube, vers minuit, les Heuduques sont arrivés à la bergerie de Chalga ; ils y sont arrivés, ils s'y sont arrêtés, et ayant mis leurs paloches en main, ils ont lié les bergers et ont tué les chiens.

Et quant au chef des bergers, ils l'ont attaché bien plus fortement que les autres ; ses coudes se touchent derrière le dos, en sorte que le malheureux se lamente à haute voix.

« Capitaine Caracatouche, chef des Heuduques, toi qui commandes cinq mille et cinq des plus braves ! si tu as jamais fait une bonne action de ta vie, prends pitié aussi de moi et détache mes malheureux bras qui souffrent horriblement. »

Le capitaine l'entendit, il en eut pitié et coupa ses





BOGDAN

CONSTANTIN BRANKOVANO



XXIII

LE MONASTÈRE D'ARGIS 76

I

Le long de l'Argis 76
Sur un beau rivage,
Passe Negru Voda 77
Avec ses compagnons,
Neuf maitres maçons,
Et Manol, dixième,
A tous supérieur.
Ensemble ils vont choisir
Au fond de la vallée
Un bel emplacement
Pour un monastère.

II

Les maçons en hâte
Tendent leurs ficelles,
Prennent leurs mesures
Et creusent le sol ;
Bientôt ils bâtissent
Bâtissent un mur.
Mais tout le travail du jour
Dans la nuit s'écroule ;
Le second jour de même ;
Le troisième, de même ;
Le quatrième, de même.
Leurs efforts sont vains,
Car tout le travail du jour,
Dans la nuit s'écroule.
Le prince étonné
Leur fait des reproches ;
Puis dans sa colère
De nouveau menace
De les murer tous
Dans les fondements.
Les pauvres maçons
Se remettent à l'œuvre,
Et travaillent en tremblant,

« O Seigneur, mon Dieu !
« Répands sur la terre
« Une pluie écumante
« Qui trace des ruisseaux,
« Et creuse des torrents ;
« Que les eaux se gonflent
« Pour inonder la plaine,
« Et forcent ma femme
« De rebrousser chemin. »

Dieu prend pitié,
Et à sa prière,
Assemble les nuages
Qui dérobent le ciel.
Soudain il en tombe
Une pluie écumante,
Qui trace des ruisseaux
Et coule en torrents.
Mais elle ne peut
Arrêter l'épouse
Qui toujours avance,
Traverse les eaux
Et toujours approche.
Manoli la voit
Et son cœur gémit ;
Il s'incline encore
Joint les mains et dit :

« O Seigneur, mon Dieu !
« Déchaîne un grand vent
« Au loin sur la terre,
« Qui torde les platanes,

« Assez de ce jeu,
« Car je vais être mère.
« Manoli, Manol,
« O, maître Manol !
« Le mur se resserre
« Et tue mon enfant.
« Mon sein souffre et pleure
« Des larmes de lait. »

Mais Manol se tait.
Et bâtit toujours.
Le mur monte encore
Et couvre l'épouse.
Jusqu'à ses chevilles,
Jusqu'à ses genoux,
Et jusqu'à ses hanches,
Et jusqu'à son sein,
Et jusqu'à ses yeux,
Et jusqu'à sa tête ;
Si bien qu'aux regards
Elle disparait,
Et qu'à peine encore
On entend sa voix
Gémir dans le mur :

« Manoli, Manol,
« O, maître Manol !
« Le mur se resserre
« Et ma vie s'éteint. »

XXIV

MIHOU

Sur le mont Barbat,
Par un chemin creux,
Chemine en chantant
Le jeune Mihou,
Beau, fier comme un paon,
Vrai paon des forêts,
Vrai chef de brigands.
Il s'en va chantant,
Jouant du *kobouz* ⁷⁹,
D'un *kobouz* en os
Au chant mélodieux.
Le brave chemine
Sur un *mourgouchor* ⁸⁰

Au sein de la nuit
A travers les bois,
Les bois de Mertzza.
La nuit était sombre,
Le feuillage épais,
Le sentier ardu ;
Mais lorsqu'en montant,
Le mourgo frappait
Le sol de ses pieds ,
La pierre étincelait,
Éclairant les ténèbres
Comme un jour brillant.
Ils vont, frère, ils vont,
Sans laisser de trace,
Sur les feuilles tombées
Aux sentiers perdus.
Il marche toujours
Mihou, le jeune brave,
Les feuilles battant ⁸¹,
Les forêts éveillant,
Et de sa voix disant :

« Va, mourgouchor, va,
« Le long du plateau ;
« Pourquoi quitter le sentier
« Et prendre par la colline ?
« Est-ce le frein qui te gêne
« Est-ce la selle qui te blesse,
« Que tu portes si lourdement
« Mon corps si léger ? »

— « Le frein ne me gêne,
« La selle ne me blesse,

« Mais ce qui me gêne
« Et ce qui me blesse,
« C'est que par ici,
« Sont en embuscade
« Cinquante moins cinq,
« Juste quarante-cinq
« Valeureux brigands,
« Braves Levantins
« Qui ont quitté leurs parents
« Dès l'âge le plus tendre.
« Ils sont réunis
« En un grand banquet
« Dans le val profond,
« Au coin d'un rocher,
« Sous d'épais platanes
« Et des noisetiers,
« Autour d'une table
« D'une seule pierre
« Crevassée en quatre,
« Liée avec des fils de fer,
« Et portant des lettres sculptées,
« Des lettres de livre
« Et toutes dorées.
« A table est assis,
« Prêt à te piller,
« Janock, le Hongrois,
« Le vieux malfaiteur
« Dont la barbe hérissée,
« Vieillie dans le crime,
« S'allonge et se perd
« Jusque dans la ceinture.
« Il a, frère, il a,

« Des sabres luisants,
« Un fusil rayé
« Et un cœur d'acier.
« Et il a de plus,
« Au coin du rocher,
« De braves Levantins
« Qui ont quitté leurs parents
« Dès l'âge le plus tendre.
« Tous, Hongrois de cœur,
« Prêts aux coups de main,
« Tous, forts et nerveux,
« Braves aux larges nuques,
« Braves sans salaire !
« Portant grands chacots
« Et de longues tresses
« Qui tombent sur leurs dos.
« Ils nous entendront,
« Ils apparaîtront,
« Et malheur à toi !
« Et malheur à moi !

« — Va, Mourgouchor, va,
« Le long du plateau,
« Quitte la colline
« Reprends le sentier,
« Car Mihou est brave,
« N'aie crainte avec lui,
« Mourgouchor, fie-toi
« A ces bras puissants,
« Puissants et nerveux ;
« A cette large poitrine,
« Large et bien couverte,

Et douce à l'oreille
D'un kobouz en os
Aux notes suaves.
Et voilà, voilà
Que Janock tressaille,
Se lève d'un bond
Et dit à voix haute :

« — Oh ! vous tous, mes braves,
« Vous, mes Haramins,
« Silence, écoutez
« Et prenez les armes,
« Car d'ici j'entends
« La voix d'un kobouz,
« Résonnant au loin
« Parmi la feuillée.
« Donc, alerte, alerte,
« Partez à l'instant
« Pour vous embusquer
« Et barrer la route
« Au pont, au ravin,
« Au val du peuplier,
« Au sentier brisé,
« Au chemin étroit,
« A la source pure
« Qui n'a que peu d'eau.
« Si c'est quelque brave
« Ne lui faites mal,
« Mais si c'est un fou,
« Un efféminé,
« Qu'il soit souffleté,
« Puis laissez-le aller. »

« De mon kobouz d'os
« A la voix vibrante. »

Et voilà, voilà,
Que Mihou soudain
Commence en ce lieu,
A dire avec feu,
Commence doucement
A dire avec âme
Un chant émouvant
De telle beauté,
Que les monts en résonnent,
Les aigles accourent,
Les pins se balancent,
Les feuilles murmurent,
Les étoiles brillent
Et arrêtent leur course.
Et tous les Hongrois
L'écoutent avec amour ;
Et Janock soudain,
D'adoucir sa voix ;
Il s'adresse à Mihou
Et l'invite à table :

— « Viens, dit-il, Mihou,
« Viens ici, mon brave,
« Festiner ensemble
« Et nous réjouir ;

— « Vous, pauvres enfants,
« Pauvres Haramins,
« Quittez les forêts ;
« Prenez la charrue,
« Car vous n'êtes pas
« Faits ainsi que nous,
« Pour le beau métier,
« Le métier des braves,
« Mais bien pour la bêche
« Et la pelle ignoble ! »

Et parlant ainsi,
Mihou le vainqueur,
De son petit doigt
Soulève ses armes
Et reprend sa route ;
Et derrière lui
La forêt bouillonne,
La forêt résonne
D'un chant fier et beau,
D'un vrai chant de brave,
Des sons d'un kobouz,
Charmant à l'oreille,
D'un kobouz en os
A la voix vibrante !

NOTES

I

LA PETITE BREBIS

1. C'est-à-dire un Roumain de la Transylvanie ; dans son ignorance, l'habitant des provinces danubiennes confond très-souvent le Transylvain, son frère par le sang et par la langue, avec le Hongrois qui se l'est incorporé.

2. Vrantcha est un arrondissement du district de Poutna, en Moldavie, sur le penchant des Carpathes, dont les habitants forment entre eux une sorte de fédération patriarcale et ont conservé dans leur costume, comme dans leurs habitudes, le type primitif du Moldave.

3. Birsa, village des environs de Cronstadt en Transyl-

12. Les femmes roumaines ont pour habitude d'endormir leurs enfants avec des strophes douces et mélancoliques, qui commencent et se terminent presque toujours par le mot *nani nani*.

Nani-nani copilas,	Nani-nani, petit enfant,
Dormi cu mama, angeras,	Dors, cher ange, près de ta maman,
Ca mama te-a legana,	Car ta maman te bercera
Si mama te-a saruta,	Et ta mamau t'embrassera
Si mamuca ți a canta	Et ta maman chantera
<i>Nani-nani, nani-na, etc.</i>	<i>Nani-nani, nani-na... etc.</i>

Ce refrain rappelle la strophe que les femmes chantent en Italie, le jour de Noël :

Dormi, dormi nel mio seno
Dormi, o! mio fior Nazareno,
Il mio cor culla sara,
Fa la *nina-nana na*.

13. *Paloche*, épée à deux tranchants.

14. Devenir *frères en croix* ou *frères de la croix* est un usage antique dont les contes et les ballades populaires font souvent mention. Ce lien sacré imposait à ceux qui le formaient, le devoir de se sacrifier les uns pour les autres. On devenait *frères en croix* après avoir accompli certaines formules mystérieuses et après avoir surtout opéré le *mélange du sang*. Cette opération cabalistique consistait à se faire sur le bras droit des incisions en forme de croix, et à mélanger ainsi le sang de son frère avec le sien. Les peuplades à demi sauvages de l'Épire, de la Thessalie, du Monténégro, ont de même, leurs *frères faits* (*adelphopoiëtoi*.)

Tout porte à croire que cet usage, qui se perd de nos jours, remonte à certaines traditions de franc-maçon-

nerie du temps des Croisades, ou bien qu'il se rattache aux signes mystérieux adoptés sous l'empire romain par les premiers chrétiens.

IV

LA MALÉDICTION

15. Cette malédiction est connue dans la Roumanie sous le nom, de « la malédiction des hirondelles ; » elle atteint, à ce que l'on croit, ceux qui détruisent les nids de ces oiseaux.

16. Le *boutouk* est une espèce de cangue, dans laquelle on emprisonne les pieds des condamnés, pour les empêcher de se sauver. Lorsqu'on découvrit la prison dans les fouilles de Pompei, on découvrit un grand *boutouk* en bronze.

LE VOILE ET L'ANNEAU

17. *Zméi*, animaux fantastiques, qui jouent un grand rôle dans les superstitions et les légendes populaires.

VI

BOUJOR

18. Le nom de ce brigand est très-populaire en Moldavie ; le peuple parle de lui avec admiration et respect : car

21. *Fokchani*, ville frontière située entre la Moldavie et la Valachie.

22. La *vedritza* est une mesure de vin contenant près de vingt litres.

23. La *pora*, espèce de maréchaussée irrégulière, chargée de poursuivre les bandes de brigands ; avant la nouvelle organisation des principautés, la *potira* était composée d'un ramassis d'Albanais aux gages des princes régnants.

VII

LE COUCOU ET LA TOURTERELLE

24. Ces deux oiseaux figurent souvent dans les chants populaires. Le coucou est entouré d'un certain prestige mystérieux, aux yeux du peuple roumain, et son chant est considéré comme un signe de bon ou de mauvais au-

gure, selon qu'il résonne à droite ou à gauche de celui qui l'entend.

25. Une des pratiques de dévotion le plus en usage chez les Grecs, consiste à faire le tour de l'Église et à baiser successivement, en s'accompagnant d'un signe de croix, toutes les petites images de saints qui décorent la muraille à hauteur d'homme.

VIII

L'OMBRE

26. La *cofitza* est un vase en bois blanc, qui sert à puiser de l'eau aux fontaines.

XIV

CODRÉAN

44. *Movileou*, ancienne ville de Bessarabie.

45. *Sarica*, manteau en gros feutre blanc ; *couchma*, bonnet en peau d'agneau.

46. On appelle *Mokans*, les habitants des montagnes qui font le métier de bergers ou celui de rouliers.

47. *Oltou*, rivière qui prend sa source en Transylvanie, traverse les Carpathes et la petite Valachie, et va se jeter dans le Danube.

48. Les poètes populaires de la Roumanie excellent dans le genre descriptif, et tous les passages de leurs chants, qui peignent les courses de chevaux, sont admirables de concision, de force et de mouvement. Ainsi la course de l'alezan est décrite en deux vers, presque intra-

duisible et qui, dans l'original valent tout un poëme ; les voici :

Astfel murgul meù fugea
Vaile s'e limpiëa.

c'est-à-dire littéralement :

Tellement le cheval fuyait,
Les vallées se liquéfaient.

49. La *Ploska* est une espèce de gourde en bois, enrichie de sculptures peintes de diverses couleurs. Les principautés danubiennes produisent des vins très généreux et qui sont appelés à devenir une branche de commerce très-importante pour ces provinces. Les crus les plus célèbres de la Moldavie, sont ceux de *Kotnar*, *Cruce*, *Socola*, *Odobesti*, etc.

50. *Copoou*, vaste plateau qui domine la ville de Jassi, capitale de la Moldavie, et dont la verte pelouse sert de promenade aux habitants, pendant les soirées de printemps et d'automne. — Le bois de *Briazo* se trouve au bout de ce plateau.

51. Le peuple croit qu'il existe des chemises de fer rendues impénétrables aux balles de plomb par l'influence des sortilèges, et que les balles d'argent ont seules le pouvoir de briser leurs mailles.

52. Ce prince a régné au commencement du XVI^e siècle ; la ballade de Codréan a donc plus de deux siècles de date.

53. *Bourdougan*, massue en fer.

54. Une autre version de cette ballade, place un Grec du Phanar à côté du prince, au lieu d'un Turc, et fait dire à Codréan, les vers suivants qui rappellent le *Timo Danaos*

et dona ferentes, et qui traduisent la haine des Roumains pour les Phanariotes.

Domnule, măria ta	Altesse princière
Tu pe Greci nu' asculta	N'écoute pas les Grecs,
Că ci capul ți-or manca	Car ils mangeront ta tête.
Grecu 'i fiară veninoasă,	Le Grec est un serpent venimeux
Grecul boală lipicioasă	Le Grec est un fléau contagieux
Ce patrunde pân la oase.	Qui pénètre jusqu'aux os.

AV

LE CHOLÉRA

55. La rivière du Pruth, qui sépare la Moldavie de la Bessarabie, a acquis une grande célébrité en Europe, depuis que les armées russes l'ont franchie pour aller à la conquête de Constantinople, et surtout depuis que les soldats du Czar, humiliés, battus, décimés par les Turcs, se sont vus forcés de repasser ce nouveau Rubicon pour aller cacher leur honte au fond des steppes de leur pays.

XVII

KIRA

60. *Paftalès*, agrafes ornées de pierres précieuses, qui servent à attacher les ceintures des femmes en Orient.

61. *Irmiliks*, monnaie turque.

XVIII

TOMA ALIMOCHÉ

62. *Kojok*, habit d'hiver, en peau de mouton.

XIX

CHALGA

63. Le *boutchoum* est un long tuyau en bois de cerisier, dont les bergers des montagnes tirent des sons puissants, que l'on entend à plusieurs lieues de distance ; ils se servent de cet instrument pour se donner des signaux. Au moyen âge, le *boutchoum* donnait le signal du combat aux troupes roumaines.

64. *Bourdougan*, voyez note 53.

XX

LA COLLINE DE BOURTCHEL

65. Étienne le grand, est le héros du peuple Moldave. Ce prince, dit la légende, a combattu pendant quarante

